

---

Robert Silhol

## Le Sujet, le Réel et la Loi

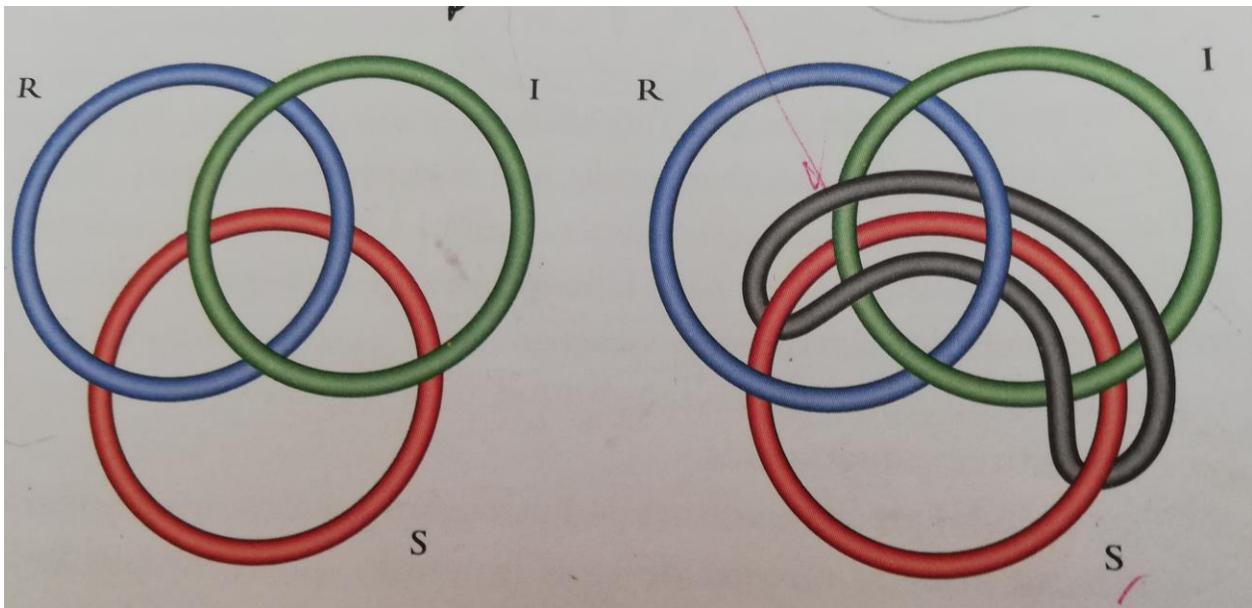
Il faut choisir la voie par où prendre la vérité  
[...] la bonne façon est celle qui, d'avoir bien  
reconnu logiquement, c'est-à-dire d'en user  
jusqu'à atteindre son réel [...]

j

( *Le Séminaire XXIII*, page 15)

C'est ainsi que Lacan, lors de la première séance du XXIIIème Séminaire, le 18 Novembre 1975, définit la « bonne façon » de conduire une psychanalyse, et que j'entends comme un « travail » sur nos symptômes. Ces symptômes, je continuerai à les orthographier ainsi, mais cela ne m'empêchera pas d'applaudir à l'apparition du réel dans le modèle que va nous proposer l'auteur du *Séminaire*, même si c'est un Réel qui demande encore approfondissement.

Quant au modèle, il est très clairement décrit dès cette première séance de l'année :



Le nœud Borroméen

« La figuration suivante à gauche, schématise l'imaginaire, le symbolique et le réel en tant que séparés les uns des autres.

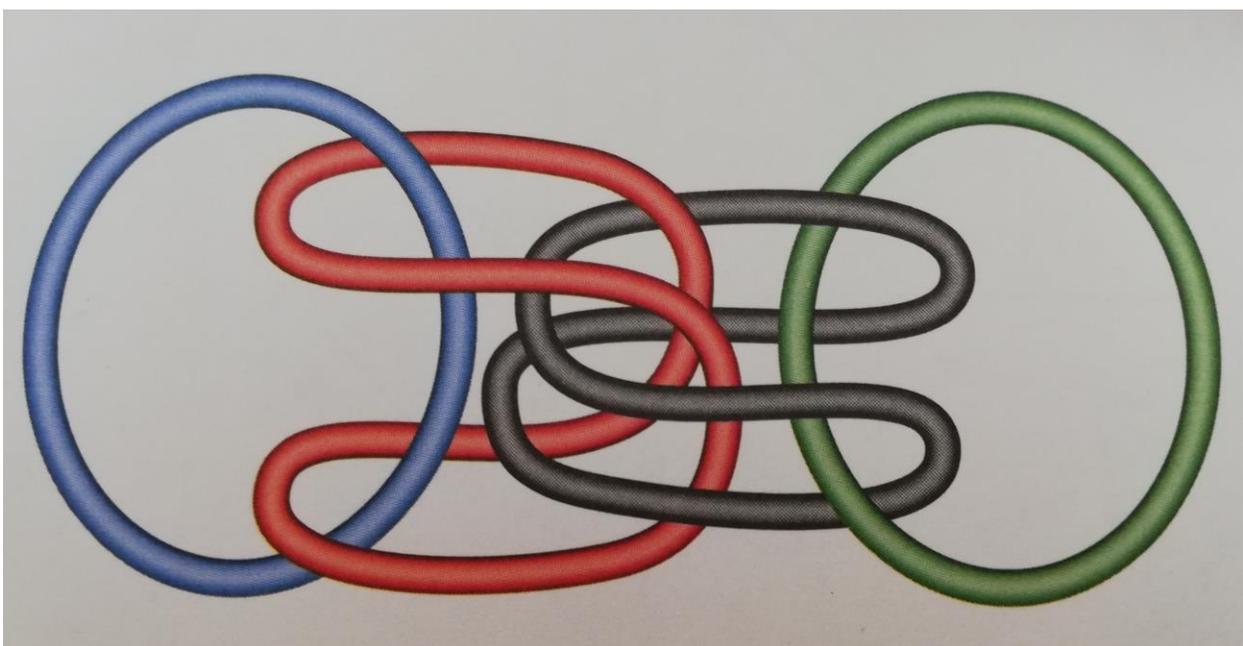
Vous avez la possibilité de les lier. Par quoi ? Par le sinthome, quatrième » (20).

Ce que le Séminaire nous propose d'entrée—thèse ou hypothèse—c'est que, pour la psychanalyse, il n'y a de nœud borroméen qu'à cause d'un quatrième facteur qui n'est pas donné ici comme nécessaire-- « vous avez la possibilité de les lier »--, je veux dire que ce qui lie les trois registres qui constituent le modèle peut très bien se concevoir comme extérieur à la triade originelle I. S. R. Mais pour Lacan il fait partie du nœud, ou plus exactement constitue un nouveau nœud à quatre.

Et ceci conduit à la remarque qu'on ne peut qu'ajouter que si on avait conservé au nœud à trois sa nature originelle, ce quatrième élément n'aurait pas lieu d'être. (« Pas lieu d'être » ou, en tout cas, apparaîtrait comme correspondant à autre chose qu'à ce que le *Séminaire* indique.) On le verra, ce sera la thèse que j'entends défendre. Et cette démarche va m'entraîner dans une démonstration longue et difficile qui m'obligera à approfondir le concept de Réel, un concept qui figure également au centre des préoccupations du *Séminaire XXIII*.

quant à l'ajout au nœud borroméen, quatrième anneau, ce qui le caractérise c'est que jamais il n'est défini clairement. Mais bien sûr, il a beau ne pas signifier ce qu'avance Lacan—c'est ma lecture--, il n'est pas sans signification. Alors ? Qu'avance Lacan ? Rien en fait ; tout au plus se contente-t-il de démultiplier le Symbolique en symptôme et symbole sans du reste expliquer pourquoi.

Il y a bien, à la page suivante , un nouveau dessin où « le symptôme et le symbole se trouvent pris entre le réel et l'imaginaire » (21), mais cette « figuration simple » n'explique rien du tout : « [...] les deux du milieu, symptôme et symbole se présentent de façon telle que l'un des deux termes extrêmes les prend dans leur ensemble, alors que l'autre extrême passe sur celui qui est au-dessus et sous celui qui est au-dessous. »(21)



Noeud borroméen à quatre.....

---

Certes, ce symbolique à deux places s'interprète assez facilement-- « au-dessus, au-dessous »--, et cela d'autant plus que le triangle oedipien fait son apparition dans les lignes qui suivent--, mais quelle est alors la part de la démonstration et celle de la création artistique dans le discours ainsi tenu ? Dans cette histoire, je vais y revenir, le seul argument rigoureux sur quoi peut reposer le raisonnement reste la structure à trois—et pas à quatre—que Lacan définit du reste très bien : « cette forme » qu'il exprime « par l'opposition du R au I. » (Id.) Cette structure, on le sait, je la résume à ma façon--qui reste celle de Lacan-- : un Sujet face au Réel et qui n'a que les ressources du Symbolique pour faire face justement. Pour le moment, à ce stade de la démonstration, rien n'indique la raison d'être ou le rôle de cette démultiplication du Symbolique à laquelle vient de procéder le discours du Séminaire.

Dans ce discours, à cet endroit même, vient d'apparaître ou de réapparaître « le complexe d'Oedipe » (22)--c'est-à-dire une structure à trois—mais également Joyce et sa « mission », sa relation au père, et on peut alors légitimement se demander si l'interrogation qui portait jusque-là sur la nature du nœud borroméen, je veux dire un Symbolique à une ou à deux places, n'est pas ici abandonnée au profit d'une interrogation sur l'art ?

En ce sens, j'annonce ce que sera cette année mon  
interrogation sur l'art. (Id.)

Mais sauf à dire que son mystère est inépuisable, insondable absolument, ce qui est vrai, cela n'explique pas la « duplicité » introduite dans le Symbolique entre « symbole et sinthome » (23), et je ne peux me satisfaire des deux ou trois pages qui concluent la leçon. La duplicité, alors, très freudiennement je crois, et grâce du reste à Lacan, je la vois entre *conscient* et *inconscient* et je l'exprime par la formule « porte-masque » qui essaie de montrer comment tout acte (par définition, depuis Freud, symbolique) ) à la fois *porte* et *cache* la vérité, la parole en étant le plus simple et le plus radical exemple.

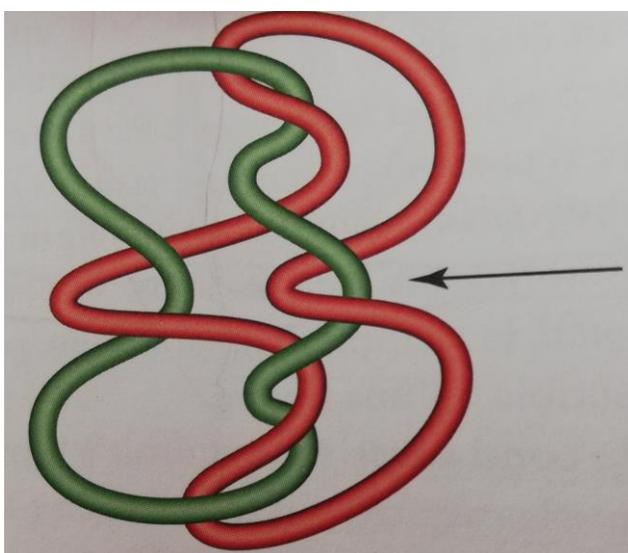
Aussi, si « la vérité » dans « le discours du maître » peut être supposée se retrouver chez le « Sujet barré », S2 (Id.), ce qui se lit très bien comme le trajet qui va de S1 à S2 et que je trouve tout à fait rigoureux, il n'est point besoin d'ajouter que ce dernier, le Sujet donc, « est encore sujet au fantasme » (Id.), comme s'il restait malgré tout chez ce Sujet une zone d'ombre non pas qui échapperait au discours du maître, mais ne serait pas encore, ou même jamais, analysé. Un Autre inépuisable en fait ou peut-être, et c'est plus vraisemblable, qui renverrait à plusieurs personnes. La théorie s'arrête là et ce n'est peut-être pas que Lacan est soudain devenu dans ces trois dernières pages moins lacanien et plus obscur mais qu'il ne dit pas tout, ce qui ma foi est bien son droit.

Quant à la théorie, elle est certes exposée au public du Séminaire, mais elle n'en est pas moins donnée comme une recherche en cours, et je veux dire comme un raisonnement en train de s'élaborer. Aussi ne nous

étonnerons-nous pas de nous trouver, sur certains points en tout cas, face à un cheminement autant qu'à un exposé de conclusions. Ceci nous amène à une considération sur l'écriture qui n'est pas étrangère à l'intérêt porté par Lacan à l'oeuvre de Joyce. C'est qu'en effet, le résultat de la recherche conduite par Lacan, Sujet, Réel et Autre, n'est pas fait que de mots. Dans cette « démonstration » qui a cependant par moment des allures d'interrogation, les nombreux dessins sur quoi s'appuie le discours du conférencier ne sont pas les moindres éléments de l'argumentation choisie. Ce qui, tout naturellement, conduit à une question sur la relation entre art et vérité.

Aujourd'hui, presque cinquante ans après l'année du Séminaire XXIII, et grâce à Lacan, après Freud, nous en savons un peu plus sur la nature de tout acte de nomination (du monde-là-bas, soit l'objet), je veux dire un peu plus sur la communauté de structure entre cet acte, fut-il de création artistique ou littéraire, et la simple parole qui produit ce signe qui remplace, qui tient lieu de, et comment, face à la barre, du désir inconscient se signifie. Ce sera cela que tout au long du Séminaire Lacan s'efforcera de « subsstantialiser », « deux signifiants »(23) dans leur ex-sistence et dans leur « trou ». Aussi regarderons--nous son écriture comme celle d'un écrivain, un grand écrivain, comme Joyce d'ailleurs, à qui nous pourrions ne pas donner le premier rôle, puisque la « substance » dont nous parle Lacan ne peut se concevoir qui *à la fois porterait et masquerait CONSCIEMMENT le désir inconscient*. Le croire serait rêver une parole dépourvue de dimension symbolique, dénuée d'« épaisseur », simple nomenclature inapte à construire quelque métaphore que ce soit. Autant concevoir un rêve qui serait sa propre analyse : un non-sens dans les termes puisque la fonction du rêve est justement d'ex-primer tout en masquant. C'est sûrement pourquoi le « quatrième terme » attendra, et Joyce également, que Lacan dit remiser à la semaine suivante mais qui en réalité—il vaut peut-être la peine de le remarquer—sera tout à fait absent de cette dernière et ne réapparaîtra que plus tard, à la leçon III, pour ne mener qu'à des généralités qui ne sont pas nouvelles.

La leçon, toutefois, n'est pas terminée, il reste quelques minutes encore, et nous avons un superbe dessin, comme si ce qu'il n'a pas dit ou ne souhaitait pas dire, Lacan le figurait à présent.

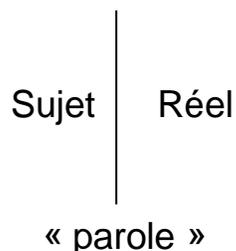


« Nouvelle figuration du cercle plié » (p 38)

Non que le quatrième terme en question soit absent du débat, mais, je viens de le dire, il n'est plus figuré que plastiquement. Il y a des explications, mais, l'« imperméabilité » du masque, du travestissement, reste la condition nécessaire de l'opération. Exactement comme dans l'oeuvre de l'artiste plasticien, une figuration remplace l'opération de langage. Presque, pourrait-on dire : à court d'arguments faits de mots, ce que Lacan ne peut dire il le figure avec des images. Ce qu'il ne peut démontrer, il l'illustre.

Sans nécessairement savoir exactement pourquoi—en tout cas il ne le dit pas--il est tellement convaincu de la dualité du Symbolique qu'avec ses anneaux et sa droite il en donne une représentation plastique. Sans doute ne demande-t-il pas ouvertement qu'on confonde matériau onirique crypté et analyse, mais en nous livrant ce matériau qu'il trouve si « parlant » il met, comme tout créateur, ses espoirs dans la force de la représentation. La vérité du Séminaire devient alors la vérité de l'oeuvre d'art, sans qu'on sache au départ en quoi elle consiste. Déjà, à propos de *The Waste Land*, T.S Eliot l'avait dit : « *It means what it says* », Ca veut dire ce que ça dit. Nous touchons là à ce qui caractérise le style du Séminaire où les schémas coloriés sont censés avoir la même force que le vocabulaire : « Ca veut dire ce que ça représente ». Et cela, même s'il n'est pas toujours facile d'interpréter le jeu auquel se livre notre artiste-plasticien!

Bien sûr, parmi les différentes hypothèses relatives à la division binaire que fait subir Lacan à son Symbolique, la plus facile à accepter est que cette division correspond à la division de l'être humain, classique depuis Freud, entre ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas. On retrouverait alors cette même dichotomie dans la structure aujourd'hui bien connue qui voit justement une correspondance--disons une homothétie--entre la linguistique saussurienne et la pensée freudienne, les deux renvoyant au désarroi de l'être humain « séparé », coupé du Réel. C'est la structure, empruntée à Lacan, je crois, que depuis longtemps j'utilise en parlant de la « barre » :



Entre les deux, rien d'autre que la représentation; nous pouvons écrire « langage » ou « parole », et peut-être aussi redéfinir cette image d'un « trou » (31,32,36) (le Symbolique) dans l'autre trou, le « vrai trou » pour Lacan, si j'ai bien compris ce qu'il voulait dire: l'absence, l'obscurité, le vide, bref le Réel là-bas. Est-ce à dire que « symbolique » ne lui suffisait pas ?

C'est bien possible. Nous avançons tout de même un peu : le sens ne sera pas dit, mais nous savons où il se cache et par conséquent où le chercher. Peut-être « sinthome » n'est après tout rien d'autre qu'une exhortation à aller plus loin dans l'analyse. C'est en tout cas en scrutant soigneusement l'écriture de l'auteur du *Séminaire*, créateur à présent pour moi, écrivain autant que théoricien, que nous avons une chance d'en apprendre plus.

La deuxième séance du *Séminaire* est sur le point de s'achever, auparavant, huit dessins, tous plus ou moins figurations coloriées du nœud borroméen, mettent en avant le nombre 3, parlent d'enveloppement—que je ne comprends pas : corps de la mère peut-être ?--, de « la *sphère armillaire*, dont on use pour le sextant » (35, je souligne), et enfin de cercles qui se « rabattent » et « enveloppent ». Face à ces « tableaux », chacun et chacune pourra se laisser aller à ses propres associations, d'autant que les explications données par l'artiste ne sont pas éclairantes ; de toutes façons, exactement comme dans le cas d'un rêve, sans la présence et les propres associations du créateur, il n'est guère possible d'en dire quoi que ce soit de plus qui paraisse à peu près convaincant.

S'agissait-il d'une préparation aux cinq ou dix dernières minutes de la séance ? D'une mise en condition de l'auditoire ? D'une pause pour reprendre son souffle ? Cela ne me paraît pas du tout impossible, parce que, quelles que soient les maladresses et les obscurités du discours, « la débilite, que [l'auteur] signale, de ce départ », (37) ces moments constituent pour moi un des points les plus saillants et les plus originaux de la pensée-lacan.

Cela commence par une déclaration, véritable défense et illustration du nœud borroméen, nous voilà avertis :

Le caractère fondamental de cette utilisation du nœud est d'illustrer la triplicité qui résulte d'une consistance qui n'est affectée que de l'imaginaire, d'un trou comme fondamental qui ressortit au symbolique, et d'une ex-istence qui, elle, appartient au réel, qui en est même le caractère fondamental. (36)

« *Fondamental* » revient trois fois, au début, au milieu et à la fin, et déjà cette insistance mérite d'être soulignée. Mais c'est dans les lignes qui suivent que l'essentiel apparaît et appelle un commentaire presque mot pour mot : « *Cette méthode, puisqu'il s'agit de méthode* »--et là je pense à Descartes-- « *se présente comme sans espoir—sans espoir de rompre d'aucune façon le nœud constituant du symbolique, de l'imaginaire et du réel* » et c'est l'unité de l'être, je veux dire l'affirmation qu'aucun de ces trois registres ne peut être oublié, mais aussi que nulle théologie n'a de place dans cette présentation du modèle : « *C'est en cela que notre appréhension analytique de ce qu'il en est du nœud est le négatif de la*

---

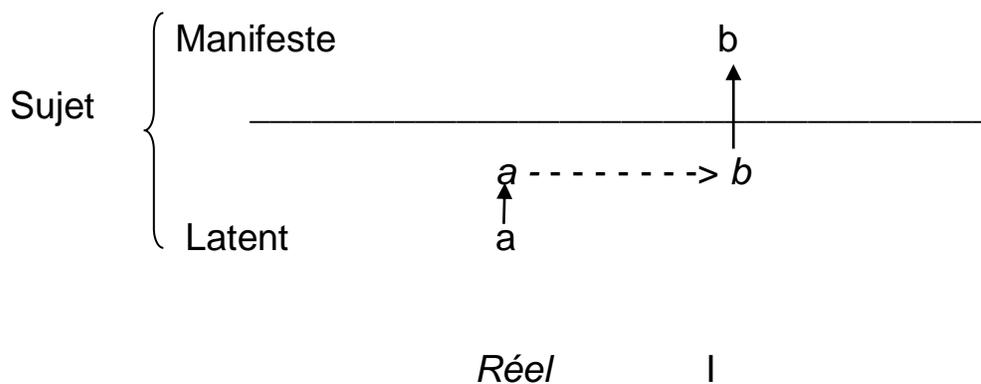
*religion.*» En jeu, on le voit, le Sujet et rien d'autre que le Réel, un sujet sans âme et le monde-là-bas, impénétrable, muet, un « *réel comme impossible* », et c'est pourquoi « *On ne croit plus à l'objet comme tel* », et je pense à la petite boîte de Freud dans *Die Traumdeutung* ( Chap. VII, Sur la psychologie du processus du rêve .) qui va de Perception à Conscience après franchissement des filtres placés là pour permettre au Sujet de construire une représentation personnelle et particulière de ce qui a été perçu.

En deux pages ainsi, en quelques minutes, tout a été dit et à cette présentation rigoureuse il n'y a rien à ajouter. Freud s'est toujours défendu d'empiéter sur le domaine de la philosophie, mais Lacan ici, tout en restant disciple fidèle, entraîne la psychanalyse vers la philosophie. Cette définition forte du « noeud », fondement d'une méthode, se présente comme un schéma universel. Pour autant, ce que la découverte de Freud implique, cette constatation que nous ne sommes pas complets, que nous sommes divisés, coupés d'un Réel « impossible », inatteignable absolument et seulement par *représentation*, voilà qui est difficile à accepter et qui explique que, aveugles à notre division, nous cherchions refuge dans un rêve de complétude. En vérité, il n'est guère étonnant que « Le désir de connaître rencontre des obstacles. », (37) puisque accepter son existence revient à reconnaître notre incomplétude : c'est déjà, pour nous, depuis Freud, une bonne raison de parler d'inconscient. On sait que cela va va pas de soi.

C'est pour incarner cet obstacle que j'ai inventé le nœud. (37).

Ce Sujet, qui se préfère muet et même ignorant en ce qui concerne ce qui lui manque, et par exemple de n'être pas UN, pour autant ne s'agite pas moins : devant ce qui est pour lui un vide--pour Lacan le « Trou » du Réel--, il ou elle parle. Et je veux dire représente. On l'a compris : face à cette forteresse impénétrable, absence, silence, obscurité, il faut bien faire avec. Voilà donc le Sujet figuré par le nœud borroméen de Lacan, et c'est un nœud que l'on ne peut trancher « sans dissoudre le mythe du sujet. » (Id.)

Heureusement, depuis l'invention de la psychanalyse, depuis le jour où Freud nous a montré que nos rêves « étaient susceptibles d'être interprétés », l'accès au monde-là-bas, tout impossible absolument qu'il soit—et je veux dire au travers d'une *représentation* interprétée, analysée--devenait relativement, par petits morceaux, un peu moins impossible et c'est la Connaissance. Là encore, Lacan, poète, a trouvé la bonne formule: à l'impénétrable Réel, nous arrachons des « bouts ». De l'autre côté de « la barre », ce n'est pas la fin du silence et du vide, non, et par définition, comme sujets, il nous manquera toujours quelque chose et nous resterons séparés, mais au moins nous en saurons chaque jour davantage, « bouts de Réel » après tout, et c'est l'Histoire. Parole, rêve, lapsus et acte manqué, création artistique, toutes ces activités ont structure de métaphore, c'est-à-dire sont la représentation, après détournement et travestissement, de ce qui, avant analyse, était désir inconscient.



De *a* à *b*, c'est pourtant simple, non ? Sauf que le travestissement n'est jamais facile à décoder, et nous devons toujours « interpréter ». Tout ce qu'on peut avancer, c'est que s'il y eut rêve, il y eut désir.

Voilà donc le portrait de ce Sujet pour la psychanalyse, un sujet qui n'est pas dans les choses, et qui maintenant grâce au nœud de Lacan a enfin « un statut respectable ». (37) Mais Joyce, alors, que fait-il dans tout ça ?

Joyce se trouve avoir visé par son art, de façon privilégiée, le quart terme dit du sinthome . (Id.)

Retour sur scène de notre quatrième anneau, le toujours aussi mystérieux sinthome, comme si le statut respectable dont on vient de parler ne suffisait pas. Sur ce retour inopiné, Lacan va s'expliquer dans moins de deux minutes :

Tout le problème est là—comment un art peut-il viser de façon divinatoire à substantialiser le sinthome. dans sa consistance, mais aussi bien dans son ex-sistence et dans son trou? (38)

Tout le problème ? Donner substance au signe inventé par Lacan ? Comment un art peut-il... ? Eh bien justement, on va trouver qu'il ne peut pas ! Cela, c'est moi qui le dit. Et il ne peut pas, parce que, quel que soit son degré d'excellence, *comme art*, face au Réel, il ne sera jamais autre chose que représentation et je veux dire illusion—fallace--, mais illusion dont nous ne pouvons nous passer et par exemple nous parlons. Car entre *art* et *substance*, soit ici signification, n'y a-t-il pas contradiction déjà ? D'autant que dans le modèle de Lacan l'espace entre Sujet et Réel--existence--est correctement respecté, c'est-à-dire que l'art est bien maintenu à sa place, derrière la barre (à vrai dire d'un côté de la barre en ce qui concerne le Manifeste et de l'autre côté en ce qui concerne le Latent, comme si le signe était à cheval sur la barre ou si on préfère dans cet espace infini derrière la barre, oui, finalement, pour reprendre les termes un

---

peu obscurs de Lacan : un trou dans un autre trou, plus grand et indépassable celui-là). C'est un domaine, dirons-nous, où les conditions de production de l'oeuvre échappent au Sujet producteur et *tout* est là. Freud l'avait déjà dit, on ne saurait confondre matériau du rêve ou du discours où tout est livré en vrac, ce qui est conscient et ce qui ne l'est pas, ce qu'il y a de symbolisé et ce que j'appellerai la « surface » du texte, bref ce qui est manifeste et qui est loin d'épuiser la signification du message et même sert de masque. Comment expliquer qu'un acte manqué n'est « manqué » que lorsqu'il est réussi ? Aussi ne devons-nous pas oublier qu'en ce qui concerne les rapports entre art et vérité, le langage n'est que représentation : la distance entre Sujet et Réel ou Sujet et barre demeure infranchissable sinon par illusion, la vérité de l'art est là, et sa fonction aussi, dans le matériau qui construit toute oeuvre en disant secrètement autre chose que ce qu'elle a l'air de dire ou même, dirai-je, que ce qu'elle croit dire. Mais si la représentation n'est pas ce que nous croyons, et Freud l'a bien montré, elle n'en demeure pas moins pour nous essentielle. Par l'oeuvre d'art, notre relation au Réel un moment devient plus légère quand bien même elle repose sur une illusion. C'est même une des fonctions de l'art et en quoi consiste en partie l'émotion esthétique, je le redis : nous faire oublier que nous sommes séparés et *nous faire croire* que, non, le Réel ne nous est pas interdit. Aussi pourrions-nous nous étonner de voir Lacan, qui nous a si bien appris combien le Sujet était « séparé », placer tant d'espoir dans une oeuvre d'art, les ouvrages de James Joyce en l'occurrence.

La méprise, heureusement chez Lacan, ne dure pas et ce n'est pas Joyce qui nous expliquera le sinthome. On le sait à présent, dans l'après-coup, la piste « Joyce » ne mènera nulle part et devra être abandonnée. Je viens de le remarquer, le matériau qui constitue le discours littéraire ne saurait « substantialiser le sinthome dans sa consistance mais aussi bien dans son ex-sistence et dans son trou » (Id.) parce qu'un tel discours—une telle substance--ne peut se concevoir—je le répète-- qui *à la fois ferait semblant de porter et masquer le désir inconscient.(ce qui est la nature de toute parole) mais en révélerait cependant le secret (désir)*. Le croire serait rêver une parole dépourvue de dimension symbolique, dénuée d'« épaisseur », simple nomenclature inapte à construire quelque métaphore que ce soit. Autant concevoir un rêve qui serait sa propre analyse : un non-sens dans les termes puisque la fonction du rêvé est de dire sans dire, d'exprimer tout en masquant, l'« imperméabilité » du masque, du travestissement, étant la condition nécessaire de l'opération. Exactement comme dans l'oeuvre de l'artiste plasticien, une figuration remplace l'opération de langage. Presque, pourrait-on dire : à court d'arguments faits de mots, ce que Lacan ne peut dire il le figure avec des images. Ce qu'il ne peut démontrer, il l'illustre, ce qui est sa façon d'ex-primer en masquant, comme le poète au fond. Au reste, le « quatrième terme » attendra, et Joyce également, que Lacan dit remiser à la semaine suivante mais qui en réalité—il vaut peut-être la peine de le remarquer—sera tout à fait absent de cette dernière et ne réapparaîtra que plus tard, à la leçon III. Presque, pourrait-on dire : à court

d'arguments faits de mots, ce que Lacan ne peut dire il le figure avec des images. Ce qu'il ne peut démontrer, il l'illustre.

Toujours à la recherche du « quatrième terme », puisque apparemment le nœud à trois, « support du Sujet », ne le satisfait pas tout à fait, il nous offre ainsi quelques tableaux qui devraient justifier cette recherche. Et par exemple, vers la fin de la Deuxième Leçon, avant de parler de son intérêt pour l'oeuvre de Joyce, il propose une illustration qui n'est pas sans suggérer tout autre chose que les écrits de l'auteur irlandais. C'est le tableau, à la page 38, d'une « Nouvelle figuration du cercle plié ». Mais s'agit-il seulement des rapports de l'art et de la vérité, et même simplement du « quatrième terme » ?

Ce quatrième terme, dont j'ai simplement voulu vous  
montrer aujourd'hui qu'il est essentiel au nœud borroméen,  
comment quelqu'un a-t-il pu viser par son art à la rendre  
comme tel, au point de l'approcher aussi près qu'il  
est possible ? (38)

Parce que Lacan précise qu'il s'agit toujours du même « cercle plié » (38), il n'y a pas à douter qu'il parle toujours du « quatrième terme », ce terme selon lui « essentiel au nœud borroméen » (Id.), cercle dont il dit que c'est ce qui lie les trois autres, S. I et R. et après lequel depuis un moment nous courons. Très bien, voilà qui est à peu près clair ; il ne nous reste plus alors qu'à décider de quel ordre est la *substance* de ce mystérieux sinthome, autrement dit ce qui le constitue dans sa réalité (ex-istence, trou). En vérité, oui, c'est bien là que réside « tout le problème » (Id.)

En quoi la « nouvelle figuration du cercle plié » peut-elle nous aider ? Que nous dit ce nouveau tableau ? Suppléant aux mots, complétant ce qui n'a pas été dit, que révèle ce nouveau dessin ? On ne saura jamais ce qu'avait précisément à l'esprit l'auteur du texte et des tableaux que nous décortiquons, ce qu'il souhaitait communiquer clairement et ce qu'il souhaitait que nous devinions, mais on ne peut douter que cette nouvelle oeuvre plastique, puisqu'elle était incluse dans le discours du Séminaire, était là pour dire—mi-dire--quelque chose et que nous pouvons nous interroger sur sa signification symbolique.

A ce point, puisqu'il s'agit de représentation plastique, davantage encore qu'avec de l'écriture faite de mots, on ne peut guère qu'interpréter. Que nous dit cette oeuvre graphique ? Pour moi, ces deux anneaux entortillés, avec protubérance bien visible au centre du tableau, ne sont pas sans fortement évoquer un couple d'amants enlacés, je veux dire ce que la psychanalyse entend par « la scène primitive », soit encore un père et une mère. L'artiste, lui, n'en dit rien et se contente de terminer la leçon en redisant combien « ce quatrième terme » « est essentiel au nœud borroméen » (Id.), concluant toutefois son propos par une *question* sur les

---

rappports entre art et vérité.

A chacune et chacun de lire ce dernier enchevêtrement comme elle ou il voudra, d'y déceler un indice, mais je ne vois guère d'autre façon de relier cette nouvelle figuration de *deux* cercles pliés—donc *partie* de l'espace symbolique qu'il avait lui-même dessiné et qu'il voulait par ailleurs divisé en deux, pour tenir à la fois compte des *effets* et des *causes*, pour la bonne raison—et c'est là que sa pensée est tout à fait novatrice—que ce que nos conduites révèlent de symbolique (effets) porte la marque de ce qui les constitue (causes). Je dirai alors, ce que Lacan ne dit pas ou en tout cas seulement suggère, que cette « scène primitive » que je lis dans le tableau fait tout simplement partie du Symbolique du Sujet et n'a que peu de rapport avec ce qui ensuite sera dit sur Joyce..

Déjà, nous pouvons remarquer que lorsque il reprend le fil de son raisonnement, une semaine plus tard, ce qui constitue le troisième « chapitre » du volume, il commence par nous faire part d'un constat d'échec :

Je vous ai dit que j'avais fait la trouvaille que trois nœuds à trois se nouaient entre eux borroméennement.[...] Je vous ai dit ensuite que je m'étais efforcé pendant deux mois de faire ex-sister, pour ce nœud le plus simple, un nœud borroméen de quatre nœuds à trois. Je vous ai dit enfin que le fait que je n'étais pas arrivé à le faire ex-sister ne prouvait rien [...] (45-46)

Et pourtant, cet « échec » ne saurait faire oublier l'acharnement héroïque du chercheur, sa persévérance «à trouver le quatrième nœud [« *boucle* » *serait plus clair, R. S.*] à trois et la façon dont il pourrait se nouer borroméennement aux trois autres. » (49)

Car cette recherche importait à Lacan, il le répète plusieurs fois, et quand bien même elle n'aboutirait pas, ce qui est bien le cas puisque le signe « sinthome » reste mystérieux jusqu'au bout, elle est pour nous l'indication claire que le nœud borroméen, structure tout à fait solide, et même « respectable », doit cependant être complétée par un élément supplémentaire, représentation, pour moi, de ces déterminations dont je parle tant et que l'Autre lacanien me paraît secrètement pointer.

Aujourd'hui, il est facile d'avancer que ce que Lacan cherchait, ou même n'arrivait peut-être pas à nommer tout à fait lisiblement, n'était rien d'autre qu'*une partie* de l'espace symbolique qu'il avait lui-même dessiné et qu'il voulait par ailleurs divisé en deux, pour tenir à la fois compte des *effets* et des *causes*, pour la bonne raison—et c'est là que sa pensée est tout à fait novatrice—que ce que nos conduites révèlent de symbolique (effets) porte la marque de ce qui les constitue (causes), je viens de le souligner.

C'est ici qu'apparaît pour moi cet obscur élément pourtant clé de tout le

système lacanien: le désir de l'Autre..

Mais je vais trop vite, j'anticipe, j'offre des conclusions sans aucune démonstration. Cette lecture sera reprise ; pour l'heure, à titre d'introduction de ladite démonstration, nous pouvons revenir à la troisième leçon. Elle a en vérité beaucoup à nous offrir !

Car j'y trouve la parole vraie d'un Sujet qui s'y livre, oui, et aussi le touchant témoignage de la difficulté qu'implique toute recherche en psychanalyse (surtout si ce « travail » est mené dans la solitude, ce dont Lacan se plaint). C'est bien pourquoi il recommande le dialogue, où nous pouvons entre autres choses trouver une incitation à la cure.

C'est donc le style de l'intervention qui fait sens ici, le ton de la confession, plutôt que les arguments avancés. Car nous n'avançons guère dans notre quête. Que trouvons-nous en effet si nous suivons pas à pas le fil du discours que déroule cette troisième leçon (qui inclue un grand dessin où je ne comprends rien)? Nécessité du dialogue ? Je viens d'en parler, et certes c'est essentiel, mais il n'y a là rien de nouveau. En vérité, ces quelques douze pages ont tout d'un résumé, d'une récapitulation de la démarche suivie jusque-là: « Voilà où nous en sommes », semble dire Lacan, revenant plusieurs fois au passage sur ce nœud, cette figure à trois boucles, dont il a fait, il est vrai, une superbe représentation de notre structure psychique, une structure tout à fait en harmonie avec celle, fondamentale, mise en place par Freud, Cs/lcs. Oui, presque « un retour à Freud », cette leçon apparaît non seulement comme une consolidation du nouveau modèle lacanien, mais n'en apparaît pas moins comme une incitation à demeurer freudien. L'« Autre », ainsi, ce concept si général, dans les dernières minutes de la leçon, paraît tout simplement confondu avec « l'inconscient », et si je trouve bienvenue cette précision—en m'interdisant toutefois d'y voir un arrêt ou même un retour en arrière--, elle laisse néanmoins toujours le concept dans l'obscurité.

Plus prometteuse est l'identification que fait Lacan du Symbolique et de l'Inconscient freudien. On s'en serait douté, mais trouver cette précision est sans aucun doute bienvenue, un coin du voile qui masque le sens du nœud à trois est de toute évidence levé.

Mais il y a mieux encore, et de plus d'une façon. Car la nouveauté, pour moi, est bien l'apparition du chiffre deux dans un raisonnement qui a en fait toutes les allures d'une suite d'idées associées—à vrai dire une association d'idées, un cheminement qui passe d'une idée—et d'un dessin--à l'autre. Il est bien évident que nous avons affaire avec le séminaire, et peut-être plus particulièrement avec le *Livre XXIII*, non seulement à un écrivain, je l'ai dit, mais à un poète-philosophe. Et c'est un poète qui raisonne à haute voix et laisse ouvertement se dérouler le mouvement de sa pensée. Aussi le texte de son discours avait-il des allures d'esquisse, où les hypothèses, Lacan ne s'en cachait pas, tenaient plus de place que les certitudes. Et ceci nous donne à comprendre combien le séminaire était aussi un laboratoire de

---

recherche, un lieu où, parfois, Lacan proposait ses hypothèses, comme l'illustre la dernière partie de la Leçon II:

Après cette épuisante tentative, puisque aujourd'hui je suis fort las, j'attends de vous ce que j'ai reçu plus aisément qu'ailleurs en Amérique, à savoir que quelqu'un me pose une question quelle qu'elle soit, à propos d'aujourd'hui. (39)

C'est au reste à partir d'une de ces question que la réponse nous oriente avec un peu plus de précision vers ce que l'on peut entendre par « réel »:

Il est tout de même très difficile dans cette occasion [la question portait sur la relation possible entre langage et « trou »] de ne pas considérer le réel comme un tiers. Disons que ce que je peux solliciter comme réponse est de l'ordre d'un appel au réel, non pas comme lié au corps, *mais comme différent..* (40, j'ai souligné)

Mais le chercheur, hélas, en psychanalyse, on le sait, est plus souvent seul qu'accompagné. Le chemin se fait surtout dans la solitude. Presque deux mois plus tard, à l'ouverture de la Leçon VI, une semaine après la Leçon V, si pleine de questions sans réponse—je vais y revenir—, il regrette d'avoir à chercher dans la solitude :

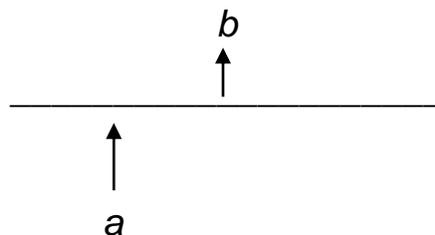
Ce serait quand même sympathique si je pouvais obtenir qu'on me réponde, qu'on collabore, qu'on s'intéresse. Il me semble difficile de s'intéresser à ce qui devient une recherche. Je veux dire que je commence à faire ce qu'implique le mot de recherche, soit à tourner en rond. Il y avait un temps où j'étais un peu claironnant. Je disais comme Picasso—*je ne cherche pas je trouve*. Mais j'ai plus de peine maintenant à trouver mon chemin. (91)

Un laboratoire donc, où la recherche ne va pas de soi, « tourne en rond » même.

Mais, au moins, nous disposons d'un modèle et il se révèle solide. J'y reviens, afin que tout soit clair. Un premier anneau, donc, lieu de l'instance bien nommée « Imaginaire » où se lit *image* et qui est une bonne illustration du Stade du Miroir, moment, lieu, où l'individu prend connaissance de sa *consistance*. Et le terme, il faut le dire, est très bien trouvé. Ce n'est pas ce que le Sujet, lui ou elle, croit, et déjà ce n'est qu'à deux dimensions, on l'a

vu, à plat, mais au moins ça indique au Moi—qui n'est pas le Sujet, on le sait—qu'il y a quelque chose là.

Plus difficile à lire, l'anneau suivant--forcément lié au premier, puisqu'il fait partie de l'individu dans son rapport au monde--représente le Symbolique, et là encore le terme est bien trouvé qui illustre de quelle manière tout est déplacé, décalé selon la structure de la métaphore, certes signifié, mais jamais sans un masque. C'est là l'essence même de la gigantesque découverte freudienne, et je ne reviens sur ces évidences que pour être certain que tout dans le modèle est sans ambiguïté. Que le décodage éventuel, l'interprétation de la métaphore, lecture à rebours du trajet du détournement, soit souvent difficile, voire parfois impossible, ne change rien à la structure de l'opération: c'est le passage de *a* à *b* dont j'ai déjà parlé ; on peut y ajouter le trajet de S1 à S2 dont parle Lacan, et également rappeler que toute opération de représentation est soumise à ce détournement, déviation, qui se retrouve aussi bien dans la parole que dans le rêve.



Le Symbolique, donc, justement parce qu'il y a toujours un décodage à faire, une interprétation, qui à réussir n'est pas sans poser de problème, mais, au moins, nous sommes prévenus qu'actes et paroles ne sont pas ce qu'ils paraissent être, même si en découvrir et en comprendre la source—et je veux dire ce qu'il y a là de désir inconscient—est bien entendu une toute autre histoire.

Et il y a encore, de toutes façons, un troisième anneau, espace, lieu, domaine qu'occupe l'instance dite du réel à propos de laquelle les choses se compliquent, s'obscurcissent je trouve et cessent d'être aussi fermement définies.

Mais la pénombre n'empêche pas que quelques fulgurances nous mettent sur la voie et au passage donnent de la représentation, et je veux dire le langage, la pensée, toute l'importance qu'elle mérite. Ainsi par exemple dans ce qu'on peut appeler un résumé du « cas Joyce » où en deux lignes tout est dit :

*Ulysses*, c'est le témoignage de ce par quoi Joyce reste enraciné  
dans son père tout en le reniant. C'est bien ça qui est son symptôme.(70)

Bien sûr, on aurait aimé une démonstration plus complète et « Il est évident que ça ne va pas loin » (69); à nous sans doute de continuer. Nous n'en sommes après tout, avec Joyce, qu'au tout début de l'analyse.

Plus riche est cette leçon en ce qui concerne notre troisième anneau, celui réservé au Réel.

Tout ceci implique une notion du réel. Bien sûr qu'il faut  
que nous la fassions distincte du symbolique et de l'imaginaire.  
. Le seul ennui [...] c'est que, dans cette affaire, le réel fasse sens,

---

alors que si vous creusez ce que je veux dire par cette notion de réel, il apparaît que le réel se fonde pour autant qu'il n'a pas de sens, qu'il exclut le sens, ou, plus exactement, se dépose d'en être exclu. (65)

Et c'est là qu'apparaît ce qui lie Réel et langage, et une fois de plus je parle de représentation:

Il n'y a aucun espace réel. C'est une construction purement verbale qu'on a épelée en trois dimensions. ((86))

Se demande-t-on pourquoi cette préoccupation avec le Réel? Eh bien! Tout simplement parce que c'est tout ce que, dans nos vies, nous devons affronter, ce avec quoi nous devons *faire avec*. En poète, à nouveau, Lacan l'a dit: le Réel « ça cogne » (50). Ce qui est aussi une façon de dire: parce que c'est ce qui fait défaut, oui, parce que c'est ce qui manque. C'est le Sujet, à dire vrai, qui ne cesse de se cogner au Réel. Si on veut comprendre le terme de « castration » dans son acception la plus générale et...la plus philosophique, voilà une première explication. Une explication confortée par la différence des sexes. Je l'ai dit bien des fois. Il y aurait là, il y a, une première Loi à quoi aucun Sujet n'échappe, puisque comme Sujets nous sommes loin des choses, de ce que j'appelle « le monde-là-bas », soit tout ce qui est au-delà de ma peau..

Réel



Réel

Et on peut même y ajouter une partie de ce que contient cette peau—mon corps—qu'il ne m'est pas (encore) possible de connaître entièrement, bien que la science chaque jour arrache à ce Réel des « bouts ».

Nous voici donc, Sujets, face à la *barre*, au mur, à la distance qui nous tient loin du monde-là-bas et que nous ne connaissons jamais autrement qu'en représentation, grâce à nos sens, ce qui, en passant, redit notre distance aux choses.

C'est face à cette barre que se comprend le mieux l'idée de Symbolique, j'ai déjà esquissé ailleurs tout cela. Interdit de franchissement, je peux, d'abord, faire semblant, soit croire, disons, dans un premier mouvement, infantile mais inévitable et non dénué de plaisir, que l'on peut passer de « l'autre côté » et c'est l'Imaginaire.

Ensuite, ou plutôt en même temps, comme l'illustre le lien—la chaîne—que représente le nœud borroméen, chacune et chacun organise sa vie selon la loi qui lui est propre et dont les sources sont multiples, même si les parents de l'enfant--qui d'une façon ou d'une autre, où entre infiniment d'inconscient, ont désiré l'enfant--ont été les premiers, par la force des choses, à entrer en scène. Alors se pose la question:

Quoiqu'il en soit, si le nœud est bien le support de toute espèce de sujet,  
comme l'interroger ? (53)

Car on l'aura compris, ce n'est pas le fait que les effets qui constituent les détails de la vie de tout Sujet aient eu une cause qui est difficile à comprendre, mais la nature même de ladite cause. L'inconscient, ce n'est rien d'Autre que cela, et ce n'est pas compréhensible, ou plus exactement ce n'est pas acceptable, pour la simple raison que ça nous redit combien nous sommes incomplets, *combien quelque chose manque*. La division du Sujet, la voilà. Un des sens du terme en tout cas.

Pas étonnant alors que dans ce vide, dans cette obscurité, dans ce « trou », on s'empresse de mettre n'importe quoi ! Et d'ailleurs pas n'importe quel n'importe quoi, mais celui présenté par l'Histoire à un moment donné, en partie, et aussi, bien évidemment, par ce que chacune et chacun rencontre à sa naissance.d'abord, puis par la suite, au moins pendant quelques temps. Ainsi rêvons-nous tous, mais chacun à sa façon. Voilà pour le Symbolique.

Face au Réel, chacun s'organise, et lorsque tout va bien, les questions n'ont que peu d'importance. Mais lorsque ça va mal, lorsque ça dérape, lorsque « ça rate »», et pour simplifier je me contenterai de quelques mots : « Lorsque peu ou prou nous nous détruisons », alors il y a lieu de s'interroger.

Mais d'abord, débarrassons-nous de la question qui ne manquera pas de surgir : « Et moi, qu'est-ce que je veux dire que je ne sais pas ? » En ce qui me concerne, c'est la seule bonne question, et pour laquelle la psychanalyse a une réponse. On comprendra que je garde cette réponse pour moi, ne serait-ce—piètre excuse—que pour l'heure, ce qui nous intéresse, ou en tout cas devrait, se situe au plan général de la Connaissance. De toute façon, il semble bien qu'il n'est pas de bonne théorie sans d'abord une bonne pratique. C'est là le discours de Lacan lorsqu'il parle de Joyce, et c'est ce texte que je m'efforce de « décoder », même s'il ne dit pas grand chose sur Joyce—encore que le père, bon...--de décoder, parce que à travers les lignes on peut trouver des signes qui intéressent la théorie.

On se souvient des questions dont est faite la Cinquième Leçon; elles parlent de Joyce:

[...] *par quoi* ses écrits lui ont-ils été inspirés ? (78, j'ai souligné)

[...] *comment savoir* d'après ses notes ce que croyait Joyce ? (Id.)

C'est du sentiment religieux qu'il s'agit ici, mais ces interrogations n'en conduisent pas moins à une autre question qui se résume d'être « une question sur le sens » ou encore une question sur le vrai et le faux. Cette fois, nous y sommes :

Qu'est-ce que dire le vrai sur le vrai [...] ? C'est faire ce  
que j'ai fait effectivement, et rien de plus—suivre à

la trace le réel qui ne consiste, qui n'ex-siste que dans le nœud. (66)

Nous y sommes, mais Lacan va trop vite, il s'emballe dans ses calculs ici, parce que je pense que Réel et vrai ne représentent pas le même objet. Nous ne devons pas priver le Réel de sa radicalité. En demeurant fidèles aux catégories lacaniennes I. S. R., il n'est pas difficile de remettre le calcul sur les rails qui conviennent: nous avons appris

---

que le Réel n'existait que parce que nous en parlions et ici Lacan nous le redit : « le réel [...] n'ex-siste que dans le nœud », soit comme une construction, un concept. Bref, le Vrai c'est ce que nous faisons face à ce « Réel » impossible, mais c'est un *vrai* masqué et toujours à interpréter. Il importe donc que nous le distinguions soigneusement d'un *faux vrai* qui est toujours là à se mettre en avant, écran, oui, mais plus que cela, d'où il importe également que nous revenions au problème très correctement posé et que j'ai déjà mentionné :

C'est bien ce qui m'amène à poser la question des rapports du symbolique et du réel. (85)

Le vrai n'est rien d'Autre—on me pardonnera cette répétition—que la raison d'être véritable, réelle (rien à voir avec le Réel) qui anime ce que comme Sujet je produis, conduites et discours. L'ennui, c'est que les « rapports du symbolique et du réel [...] sont fort ambigus, au moins depuis Freud .» (Id.) C'est là, du reste, toute l'importance de la découverte du fondateur de la psychanalyse, et celle de notre tâche de chercheurs de veiller à ce que soient clairement maniés les concepts mis à jour par cette découverte révolutionnaire.

Tout ça pour obtenir un sens, ce qui est l'objet de la réponse de l'analyste à l'exposé, par l'analysant, tout au long de son symptôme. (73)

On veillera donc bien à entendre ici « Sens » comme représentant *la raison d'être symbolique* de nos actes, et ce ne sera jamais une tâche facile puisque—encore un mot de poète--« le vrai s'auto-perfore »(85). Je viens de le souligner, la question sur le sens, ce sens-là, est ainsi posée, et à quoi l'analyse devrait pouvoir répondre. Et par définition, par la force de la nature de la représentation—Symbolique--, le vrai ne paraît jamais que masqué. Nature de la métaphore.

Dans ces considérations sur un vrai réel, un vrai vrai, on peut ainsi trouver une des conditions de production du quatrième anneau dont Lacan souhaitait équiper son noeud à trois originel, et au fond, oui, le sinthome, c'est l'inconscient, il l'a d'ailleurs dit plusieurs fois.

Si cependant on lit entre les lignes du *Séminaire*, comme à propos de l'oeuvre d'un écrivain, n'y trouve-t-on rien d'autre qui soit plus précis?

Le premier sens « symbolique » du quatrième anneau s'impose sans trop de difficulté : *distendre* dans le noeud à trois le cercle consacré au Symbolique (c'est ainsi que je le lis) revient alors tout simplement à distinguer dans cette dernière instance ce qui se sait ou peut se savoir de ce qui toujours, au moins au départ, nous échappe..A la page 62 du *Séminaire* XXIII, par deux dessins, l'artiste plasticien montre qu'un des anneaux peut être, disons, ouvert, et qu'il devient alors possible de faire une place à .Autre chose que je dirai invisible, introuvable, inconnaissable. Bon, c'est là une interprétation sage, quoiqu'un peu pessimiste, de l'Inconscient. Mais continuons notre lecture, interprétation si on veut. Ainsi, ai-je divisé, distendu, le cercle que Lacan a lui-même placé au milieu de la chaîne (qui provient du noeud à trois et que la façon dont il est entouré dans le projet de noeud à quatre, page 20, place bien au milieu) en accord avec ce qui peut se voir, se lire dans les dessins de cette dernière page.

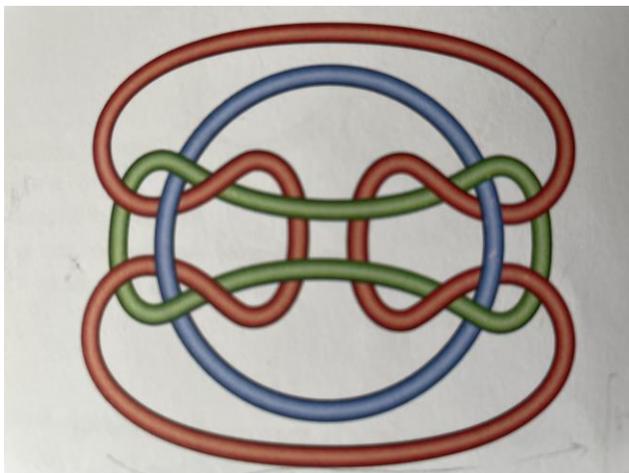
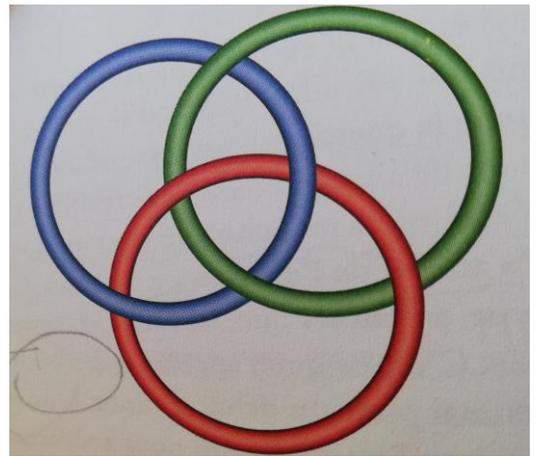
.Puisque Lacan conduit sa démonstration à l'aide d'images, nous pouvons à présent passer aux deux dessins de la page 62.

Dans le discours du séminaire, à cette page 62, il y a également un commentaire qui tente d'éclairer la démonstration. Nous connaissons très bien le second dessin, c'est la « *Figuration habituelle du borroméen* » ; voici ensuite le commentaire ; il demande toute

notre attention.

Le premier ne diffère du second que de ceci, qui n'est pas négligeable, c'est que le second *peut se distendre* de façon telle qu'il y ait deux extrêmes comme ronds et que ce soit celui du milieu qui fasse joint. » (62, j'ai souligné)

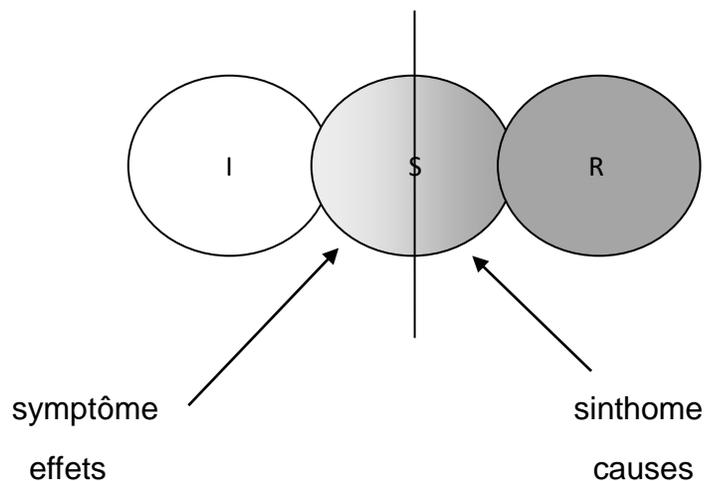
Appliqué au second dessin, l'habituel nœud à trois, voici ce que cela donne : (ce qui va confirmer ce que j'ai avancé plus haut quant à la place donnée par Lacan au Symbolique, soit au milieu dans la chaîne). « Deux extrêmes comme ronds », ici le rond vert et le rond bleu, soient encore l'Imaginaire et le Réel. Plus que le nœud lui-même, donc, c'est le troisième cercle, le rond rouge, et je veux dire le Symbolique, qui est distendu dans le projet d'un nœud à quatre. Mais surtout, c'est à cet anneau que Lacan



donne le premier rôle dans cette opération, un rôle central qui consiste à faire « le joint » et par conséquent à être le maître de la cohésion de ce nouveau nœud à quatre, c'est à dire du Sujet. Je résume : la solidité du nouveau nœud envisagé par Lacan est fonction de ce qu'on pourrait trouver dans ce « centre », c'est le rôle qui est donné, dans le second dessin--celui du nœud original à trois--, au cercle rouge qui est placé au centre. et qui est dit faire « joint », c'est-à-dire faire tenir le tout en un ensemble après avoir été « distendu ». On comprendra peut-être mieux alors la première image, et les contorsions du nouveau nœud pourront être lues comme une métaphore de l'impénétrabilité de ce qui se passe « dans » l'inconscient. « Peut se distendre » se lira par conséquent comme une référence à l'opération que Lacan a introduite dans sa démonstration et qui a fait entrer en scène le si mystérieux quatrième anneau N'oublions

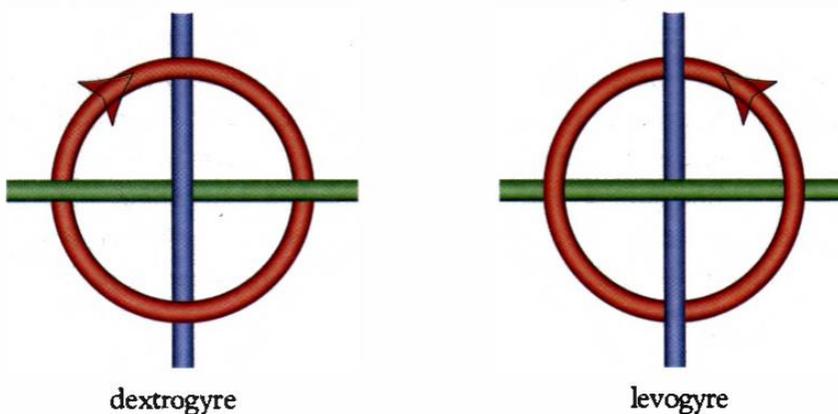
pas qu'il a déclaré que si ce quatrième anneau existait, il compléterait utilement le fameux nœud à trois espaces où un nouvel anneau trouverait se place et plus prosaïquement, voire concrètement, cela revient à ajouter du sens au cercle du milieu, dont nous avons vu que c'était le Symbolique, bref c'est là l'hypothèse qu'il y a plus de sens encore dans ce cercle central. Image au fond de l'analyse, « distendre » c'est élargir, faire de la place, je viens de le dire, à de l'information nouvelle, jusque-là gardée sous le manteau !

Voilà pourquoi j'ai dit plus haut que j'avais divisé le nœud du Symbolique en deux comme Lacan nous y invitait, plaçant dans cet espace, à côté du symptôme, le nouveau locataire, ce sinthome si mystérieux..



Nous ne sommes donc plus dans le nœud borroméen, mais dans une de ses parties seulement. Il y a eu passage, glissement de quatre à deux, comme si à présent—et là j'interprète—dans ce morceau du nœud originel qui nous restait, soit, disons, la moitié « vide » du Symbolique, une nouvelle entité venait enrichir, pour notre bonheur ou pour notre malheur, le S du modèle lacanien

C'est bien pourquoi Lacan passe à présent, dans la suite de ses modèles plastiques à l'image de deux cercles, addition qui révèle tout son intérêt pour le « deux », signe qui va d'ailleurs maintenant apparaître de nombreuses fois dans son discours et devenir le centre du débat.



*Inversion de l'orientation*

Dans la démonstration que nous suivons pas à pas, le nœud à quatre a non seulement remplacé le nœud à trois, mais deux nouveaux éléments sont apparus qui disent finalement de quoi est constituée cette partie du nœud appelée Symbolique et qui devient l'objet d'une nouvelle recherche

Ce changement de sujet, dans tous les sens du terme, cette addition de deux nouveaux cercles, désigne la partie obscure du Sujet, un vide, et elle ne figure encore dans les nœuds à trois ou à quatre que pour signifier sa place dans le modèle choisi au début par Lacan.

C'est là un trou en vérité, et la fonction des deux nouveaux cercles—qui ne forment plus, je me répète, partie du nœud mais seulement du Symbolique,—devient plus claire. C'est toute la signification du signe Sinthome, qui restera mystérieux, mais qui doit pouvoir s'analyser. Tel est le chemin pointé par Lacan un peu plus loin, tel est le nouveau but de notre recherche : ces deux cercles séparés qui correspondent à ce qu'on peut trouver dans un Symbolique à présent divisé. Il n'y a là aucun changement dans la direction qu'a prise la quête de Lacan qui à présent est devenue la nôtre.

C'est en tout cas ce qui va à présent occuper le travail de l'auteur du Séminaire jusqu'à la fin de l'année, je veux dire jusqu'à la dernière de ces dix leçons.

..En fait, plus qu'une modification, l'opération qui nous a fait passer de quatre à deux correspond à un approfondissement relatif à la nature du vide, du trou jusque-là encore seulement occupé par le signe « sinthome » .

Dans mon propre dessin, j'ai tenté d'illustrer le nouvel espace ainsi créé par Lacan. L'idée de « distendre » un des éléments du nœud à trois est en tout cas tout à fait conforme à ce que nous apprend la psychanalyse et le sinthome peut alors devenir ce que le Sujet ne saura sans doute jamais...à moins qu'il ne s'agisse aussi de ce qu'il a encore à apprendre.

On le voit, malgré tout le vide et l'obscurité qui dominent dans le nouveau tableau, la rigueur du trajet est indéniable et il semble bien que nous avançons. Certes, Lacan n'est pas sans parfois nous donner l'impression de douter et ne se prive pas de parler parfois de « duplicité », mais cela aussi après tout s'interprète. On y lira Cs/lcs, bien sûr, mais peut-être aussi autre chose qui pourrait aider le Sujet à se mieux connaître. C'est là que je trouve dans le discours du *Séminaire* une référence à la dualité, à la « duplicité », qui naturellement intéresse aussi ma propre histoire et finalement pourquoi pas ?

On ne peut repérer la duplicité du nœud borroméen, lequel n'est pas un nœud mais une chaîne, je veux dire repérer qu'il y en a deux, qu'à ce que les cercles, les ronds de ficelle, soient colorés. (75)

L'artiste plasticien a repris la place du psychanalyste-philosophe, et ce que je lis c'est que nous devons à présent considérer qu'il n'y pas qu'un nœud borroméen mais deux ce qui est une bonne introduction à ce qui sera dit juste après sur *lévogyre* et *dextrogyre* et sur les déterminants du Sujet, deux instances en une. Tout ça grâce à la couleur. Voilà donc, en tout cas, au moins une seconde signification à l'insistance que met à présent Lacan à parler du *deux* et à ce qu'on peut appeler un dédoublement du Symbolique. Car c'est un Symbolique qui peut avoir deux places, au moins, et qui acquiert en tout cas un statut un peu plus précis. Les deux places dans le dessin, c'est moi qui les ajoute et c'est aussi une façon de dire combien nos déterminations sont complexes.

Mais il faut ici ajouter une précision qui devrait nous éviter de mal lire, ou de ne pas

---

comprendre ce qu'a dit l'orateur : jusque-ici, la triade représentée par le nœud borroméen concernait les trois concepts défendus par Lacan, Imaginaire, Symbolique et Réel. A partir du moment où dans la discussion est introduite une autre triade cependant, celle représentée dans les pages 114,115 et 116 dont nous allons débattre, les dessins d'un cercle et de deux lignes droites (segments de cercles plus larges voire infinis) vont avoir une autre signification, un peu comme si un nouveau glissement avait eu lieu dans la démonstration . Car ce qui est en scène à présent est devenu une représentation de trois personnages, disons, et non plus de trois instances ou concepts. Dans le débat général, certes, rien n'est changé et le premier sens du nœud à trois est toujours valable, simplement, le nœud à trois utilisé maintenant ne concerne plus, on l'a vu, que le Symbolique, je veux dire ce qui se passe entre ce que j'appellerai trois personnes ou, aussi bien, trois Sujets..

C'est d'ailleurs ce que je lisais plus haut dans les dessins qui ouvrent la Deuxième Leçon où Lacan parlait d'une « *Forme pliée redoublée* » (29) mais où s'aperçoit déjà l'élargissement de l'anneau central et qu'accompagne un intéressant commentaire :

Il y a une autre façon de dessiner et de redoubler cette forme  
pliée en faisant que les deux s'accrochent l'une à l'autre. (29)

Le lien avec la figure déjà rencontrée page 38, « *Nouvelle figuration du cercle plié* », est vraiment des plus faciles à faire : chacun verra ce qu'il ou elle voudra dans cette image de « de deux qui s'accrochent l'une à l'autre », mais parler à ce sujet de scène primitive ou, au moins, de deux amoureux enlacés, n'a rien de complètement absurde, pas plus du reste qu'une histoire de mère et d'enfant.

Pour l'heure, cependant—je reviens à la Septième Leçon--,cette duplicité du Symbolique sert à Lacan pour parler de la division du Sujet, idée que j'ai examinée plus haut et on a vu qu'elle n'excluait pas la possibilité d'un autre sens ou même, d'autres sens, et d'une réflexion sur la *différence*.

Que « la scène » ait eu un rôle à jouer dans la constitution du Sujet—je pense au triangle oedipien--cela ne fait aucun doute, mais ce n'est pas pour autant qu'elle permette de rendre compte de *tout* ce qu'implique le signifiant « Sujet » face au mur du Réel, et je parle là non seulement de la dualité Cs/lcs, mais également de l'identité sexuelle, puisque c'est terme là, on va le voir, qui est à présent devenu le thème,central de,la démonstration de Lacan. . J'applaudis à l'idée que « le langage est lié à quelque chose qui dans le réel fait trou » (31), tout simplement parce que cela décrit parfaitement le statut du Sujet face au mur du Réel, mur que ce Sujet n'a de cesse de vouloir percer (on pourrait presque dire que c'est sa seule fonction!) et auquel, tout de même, il parvient parfois à ôter quelques « bouts » (on connaît l'heureuse formule de Lacan), mais ce n'est pas suffisant. Il se peut donc qu'il y ait d'autres sens au discours du *Séminaire* et nous voilà en tout cas maintenant en présence de trois illustrations, de trois tableaux, où le *deux* prend toute son importance et où, entre autres choses, il s'agit de décider quelle harmonie a pu exister entre les deux éléments qui l'ont constitué. J'ai écrit « harmonie », j'aurais pu aussi bien écrire « contradiction » ou, au moins, « articulation ».

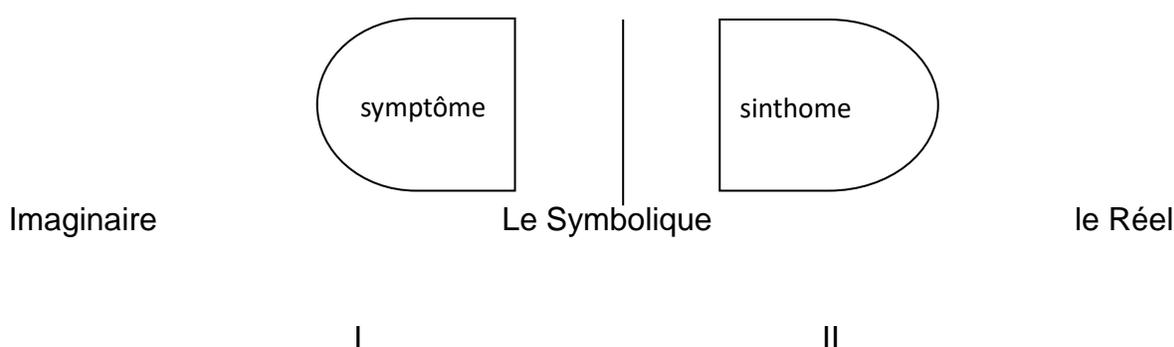
Telle est la signification des questions dont est faite la Cinquième Leçon. Ce ne sont certes que des interrogations, mais les termes en sont choisis avec un tel bonheur qu'elles nous orientent dans la bonne direction. La première porte sur notre structure, celle du nœud :

C'est bien ce qui m'amène à poser la question des rapports du  
symbolique et du réel. (85)

Ma lecture, je le redis, c'est qu'il s'agit de l'interrogation la plus essentielle en ce qui

concerne la signification métaphorique du nœud à trois, soit : face au trou, face à l'impassable mur du Réel, que fait le Sujet ? Ou même, un peu plus précis : Quel est le sens—et cela veut dire « la raison d'être »--de ce que fait le Sujet ? Soit encore : quelles sont les conditions de production des actes et des paroles du Sujet ? Et le problème, c'est que ces conditions de production ne sont pas évidentes, ou, mieux encore, qu'elles ne sont pas ce qu'elles semblent être.

Que dire de ce que je viens d'appeler « trois tableaux » c'est-à-dire trois modèles ? Devons-nous en choisir un en particulier, comme Lacan, peu satisfait du nœud à trois, semble l'avoir fait ? Ou est-il plus facile de les articuler ? Le premier, pour moi le plus facile à comprendre, est bien entendu le nœud borroméen à trois anneaux. Nous en avons suffisamment parlé ! Le second, c'est le nœud à quatre, ou mieux encore 3+1 ou encore 3+1 ? qui va rester la grande interrogation de cette année de séminaire, et le troisième, enfin, c'est celui qui procède du second, le nœud à quatre, et qui concerne uniquement le Symbolique. Ce Symbolique, Lacan nous invite à le dédoubler, il le « distend », on l'a vu, et là il est évident que nous changeons de « sujet » avec ou sans jeu de mots.



Certes, le point d'interrogation du troisième modèle—c'est moi qui l'ai ajouté-- résume toute la problématique de la cure : quel est le désir (inconscient) de l'analysant ? La question est bien entendu tout à fait claire mais reste une interrogation qui n'en dit pas plus. A moins, et c'est ce que je pense, que l'insistance à dire au patient qu'il doit savoir que ce qui le caractérise c'est un désir *de ne pas dire* soit de très bon aloi. Faire comprendre à l'analysant qu'il ou elle « ment »--rien de moral là-dedans--voilà de la bonne pédagogie ; nous avançons encore un peu.

L'insistance sur le deux (on l'a vu, c'est maintenant avéré, il y a deux instances dans le Symbolique) devrait alors nous aider à comprendre ce que nous nous cachons, soit, disons, que le Symbolique est plus complexe qu'il ne semble.

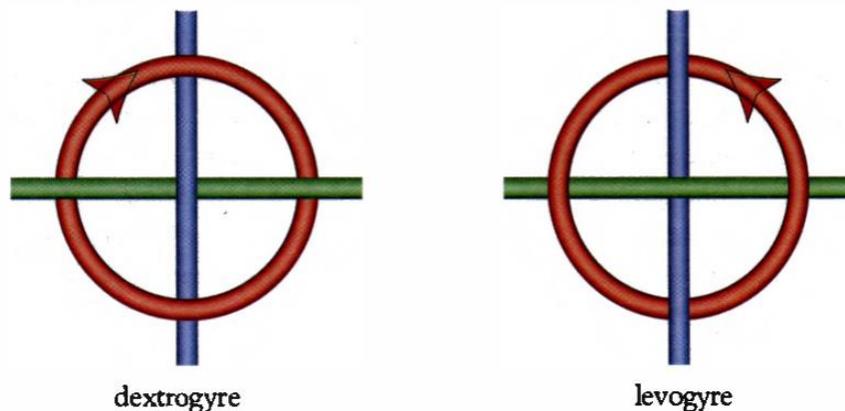
Ainsi s'expliquerait la survenue du chiffre 2 auquel la seconde partie du volume me semble faire une grande place. La dédoublement du Symbolique concernant symptôme et sinthome—bien que nous soyons toujours dans une considération de l'anneau symbolique--à quoi on peut lier la présence du mot *couple*, qui apparaît plusieurs fois, et en nous souvenant du dessin de ce que j'ai appelé les « deux amants », me fait penser aux déterminations du sujet et là, en effet, Lacan esquisse par le jeu des couleurs une réflexion sur ce que j' ai appelé les possibles locataires de l'anneau symbolique, soient les deux parents, en filigrane ici seulement , il est vrai, mais signes qui peuvent nous servir d'indice...

Il y aurait donc ainsi, et l'idée part de la « division du Symbolique en deux, comme je l'ai montré, deux parties à ce volume XXIII du *Séminaire*, et tout ce qu'il nous reste à faire c'est de tenter une vérification : après la brillante construction du nœud à trois, que dire du passage au « deux » décelable dans la second *moitié* du volume (tiens, voilà un

terme intéressant !). Je redis la question : comment analyser ce que je vais appeler une préoccupation, mais tout à fait discrète, relative au deux qui pourrait pointer quelque chose d'essentiel. ? Dans l'oeuvre de Jacques Lacan, écrivain et artiste plasticien, ce serait cela que le point d'interrogation qui accompagne « sinthome » signifie.

En aurions-nous douté? Le jeu des flèches et des couleurs n'avait rien de gratuit ; l'architecte du jeu sûrement savait de quoi il parlait. Le nouveau modèle, celui des deux cercles et des deux droites infinies (dont je viens de dire qu'il s'agit de ce qui compose la seconde moitié du Symbolique, celle qui reste dans l'ombre), si peu satisfaisant qu'il ait pu paraître par ses contradictions, doublon en particulier, n'en renvoie pas moins à une interrogation relative à l'identité sexuelle ou à la « non-identité de l'objet ». (115)

J'ai dit qu'un seul suffit à être orienté. Ceci est d'autant plus concevable qu'à faire infinies ces deux droites, à partir de quoi leur donnerions-nous orientation ?



*Inversion de l'orientation*

C'est donc bien là qu'apparaît l'interrogation relative à l'*orientation* du Sujet (cercle rouge avec flèche), orientation sexuelle, identité d'un Sujet que Lacan ici appelle l'objet puisque c'est ce qu'il est pour le désir (inconscient) de ses Autres, quels que soient ces Autres d'ailleurs et que je nomme *déterminations*., bref, lignes droites dans les dessins de ces trois pages. On l'aura remarqué, il n'y a qu'un seul objet ici dans le discours de Lacan, une même flèche dans tous ces cercles rouges, et l'interrogation se déplace vers les deux lignes droites car c'est de leur action, disons, de leur articulation, je viens de le suggérer, que dépendra le sort de notre Sujet, sort limité ici, dans le séminaire de 1975-76, à l'identité sexuelle.

Dans le jeu des dessins de ce que j'ai appelé deux modèles, un nœud à trois et un nœud à quatre, l'objet unique auquel je viens de faire allusion n'est rien d'autre que le résultat, l'effet, du télescopage du modèle I et du modèle II, deux en un ou, si on veut, l'un sur l'autre (!), ce qui produit un troisième élément, troisième personnage de cette triade.

De toute façon, s'il y a un troisième élément, et s'il semble bien être la clé, la signification symbolique de la métaphore tissée pour nous par Lacan, jamais il n'est nommé. Serait-ce le Sujet, ce qui n'est qu'un mot? Oui, en vérité qu'est-ce ? Car Lacan parle beaucoup du « vrai » dans les derniers moments de la séance, un vrai qu'il place en face d'un « réel », un peu comme en concurrence.

On dira que la structure en trois éléments que j'ai dégagée n'a vraiment rien d'original, Père, Mère, Sujet, cela traîne partout. Sur cette triade--pour ne pas dire triangle--n'a-t-on d'ailleurs pas déjà tout dit ? Voire. La simplicité de ma lecture, ne doit pas faire illusion : ce n'est qu'une interprétation d'un discours dont on ne peut savoir ce qu'il avait de tout à fait conscient. Je ne la

propose que comme hypothèse afin d'expliquer l'utilisation symbolique des deux modèles (ou d'un modèle complexe, puisque tout le raisonnement de Lacan est placé sous le signe du seul noeud borroméen). Car la manière dont la « triade » est présentée dans le texte n'est nullement explicite, manifestation symbolique, latente, elle appelle une explicitation, sinon une interprétation.

Au reste, parler de la scène « à deux » qui fait suite à celle « à trois », très concrète, est loin d'épuiser tout ce qui est en jeu dans cette relation si simple et cependant si complexe. La psychanalyse, en définitive, ne parle que de ça !

Car ce qui est certain, c'est que nous ne sommes plus très loin de l'histoire du désir inconscient, non pas « de l'Autre » ou d'un autre tout simplement—je vais y revenir—, mais de deux parties de cet Autre dont Lacan, s'en tenant le plus souvent à un Autre abstrait, n'a jamais ouvertement dévoilé la nature. Deux « bouts » d'Autre si on veut, complétés dans la métaphore des deux nœuds enchevêtrés par le troisième personnage de cette figure qui, plus précisément qu'à l'enfant, renvoie au concept de Sujet. avec ce que cela implique d'inconscient.

Certes, une telle combinaison de deux en un conduisant à trois ne semble pas nous apprendre grand chose de plus, mais elle pose pourtant les conditions auxquelles notre recherche en psychanalyse devra se plier si elle veut un tant soit peu percer les mystères de tout Sujet.

Et parmi ces conditions, la plus essentielle est sûrement celle qui consiste à faire une distinction entre réel et Réel. Oui, j' y reviens. C'est au reste une démarche tout à fait freudienne et qu'elle ne soit pas sans rappeler la structure originale Manifeste/Latent n'est pas son moindre intérêt.

Nous avons appris cela de Lacan, et nous pouvons remarquer que le mot « réel » figure dans le titre de quatre des dix leçons du *Séminaire XXIII*. Si nous retournons au début de la séance VII, que nous sommes en train d'examiner, nous trouvons justement une question sur le réel. N'était-ce pas ce qu'il cherchait sinon à démontrer du moins à définir? Jusque-là, le terme n'a pas pris beaucoup de place dans la démonstration disons générale, mais voilà à présent qu'il entre tout à fait en scène, au moment précisément où s'ouvre le débat sur ce que j'ai appelé l'identité sexuelle. Déjà, au début de cette Leçon, « Du Fallace témoignant du réel », nous étions prévenus :

Ce qui est important, c'est le réel. Après avoir longuement parlé du symbolique et de l'imaginaire, j'ai été amené à me demander ce que pouvait être dans cette conjonction le réel. (107)

Un peu plus loin, la mise en place du problème sera brève, trois pages à peine, à la fin de la séance, dix minutes environ, mais parce que je trouve que ce qui est dit—tout comme ce qui n'est pas dit—concourt à la connaissance de la pensée qui se déroule devant nous nous ne devons pas hésiter à en examiner chaque ligne.

Nous en étions à la différence et aux deux cercles rouges, tout cela dans un essai visant plus à comprendre qu'à expliquer de quelle manière était construit le Sujet.

La différence du rond orienté et du couple colorié nous permet de marquer ce que j'ai appelé tout à l'heure le réel comme marqué de fallace, de ce qu'il en est du vrai.

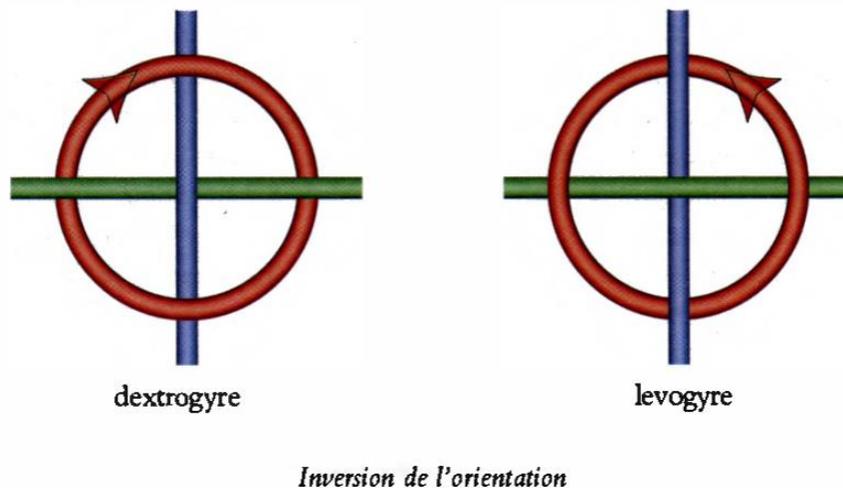
N'est vrai que ce qui a un sens. (116)

Je n'entrerai pas ici dans les détails du débat rapporté entre Lacan et ses deux, comment dire ? collaborateurs scientifiques, Soury et Thomé, pour la bonne raison que ce qui m'intéresse essentiellement c'est la conclusion à laquelle le débat aboutit du point de vue de Lacan. Car qu'est-ce qui est illustré dans ces trois pages parfois singulièrement difficiles ?

Si je me fie au discours, nous avons là un rond orienté et un couple colorié, la figure étant répétée deux fois après qu'ait été pratiquée une inversion—le mot revient plusieurs fois dans ces pages—quant à ce qui peut sans doute s'interpréter comme une hiérarchie entre les deux droites infinies, une verte et l'autre bleue, avec d'un côté bleu *sur* vert puis, de l'autre, vert *sur* bleu. Cela semble bien être à la fois une représentation de la scène primitive et une façon de

souligner l'importance de l'articulation entre les désirs de ce qui est représenté par les deux droites infinies—peut-être infinies parce si difficiles à analyser--, soit ce qui a fondé le Sujet, à savoir le cercle orienté. Et en effet, puisque qu'on nous dit qu'il y a une différence, je dois pouvoir le noter ; c'est du reste ce qui est signalé grâce au coloriage. Ceci devrait illustrer la singularité de chacune des deux moitiés du dessin et s'il est facile déjà d'y lire une référence à la différence entre les sexes, j'y verrais aussi, parallèlement, une information destinée à souligner le rôle singulier de chacune de ces deux parties, je viens de le dire : le rond « orienté » est seul, c'est-à-dire donné par exemple comme appartenant seulement à un sexe, tandis qu'en face nous avons deux droites et là, oui, les deux sexes peuvent très bien être représentés. Tout ceci cohérent avec la « scène » que nous avons remarquée il y a un instant.. C'est à peu près ce que dit Lacan :

L'usage de ces deux droites infinies comme opposées au cercle qui les conjoint suffit à nous permettre de démontrer qu'il y a deux objets différents dans la chaîne, à la condition qu'un couple soit colorié et le troisième orienté, comme ici. (114)



Si nous retournons maintenant à une précédente lecture des dessins proposés, nous avons, on s'en souvient, le groupe 2+1, qui correspond tout à fait à la « scène » remarquée, et déjà il n'était pas difficile d'interpréter ces chiffres comme renvoyant au Sujet et à deux de ses déterminants, je viens de le dire. L'inversion apparaîtrait donc déjà comme une manière de signaler une différence.



N'allons pas trop vite cependant; d'autant qu'à partir de là survient le mot « réel » et que pour moi tout se complique !

De quel « réel » en effet s'agit-il ? Je pensais que le Réel que l'enseignement de Lacan m'a permis de construire--difficile à comprendre et à accepter, et c'est la même chose—, était en lien

direct avec le concept si nouveau d'inconscient mis en place par Freud, et ne renvoyait à rien d'autre qu'au vide, à l'absence ou à l'obscurité. Le commentaire qu'en donne d'ailleurs Pierre Kaufmann dans son *Apport Freudien* (Paris, Bordas, 1993) est des plus explicites :

Le réel trouvera en effet sa dimension théorique du moment où la négation recevra son fondement de sa détermination temporelle [...] est réel non ce qui est trouvé mais ce qui est retrouvé (Freud, 1924).

Ou encore, simple et clair :

[...] ce réel se définira précisément comme l'impossible [...] Il se caractérisera comme ex-sistant (situé au-dehors de tout champ assignable). (350)

Pourtant, ce n'est pas cette acception qu'utilise Lacan à la page 116 !

Mais de quoi parle-t-il alors? Je trouve qu'il ne peut s'agir là que de réalité concrète, soit par exemple la réalité de ce qui se passe dans le couple, réalité sexuelle entre autre, non seulement parce que le Réel « ne saurait être marqué de fallace », être dit illusoire ou trompeur, je le redirai dans un instant, mais parce que l'autre « réel, celui du couple ici colorié, n'a aucun sens » (116) : et en effet il n'est pas possible, de ces deux cercles ou plutôt de ces deux droites infinies, tout cela également orienté (sexes), de déduire ce que sera la sexualité (couleur), le désir, du troisième élément. Pour employer les termes de l'orateur, entre dextrogyre et lévogyre on ne peut savoir de quel côté penchera la balance; voilà pour le « sens ». Nous n'en sommes certes qu'à ce qui se voit, se perçoit, mais quand on parle de castration ou de manque, c'est tout de même bien là que tout commence, justement à partir de la différence. Et pour être tout à fait précis: là que tout commence pour ce qui est de la partie supérieure de l'iceberg, puisqu'il y a le symbolique, qui est d'un autre registre, je veux dire inconscient, et sans doute inscrit dès le début aussi, ce qui n'est pas rien, même si l'anatomique n'est pas rien non plus. Bref, le « sens » de Lacan ici participe de ces deux facteurs, au fond emmêlés eux aussi comme dans un nœud ! Avant Freud, on parlait du corps et de l'esprit, séparés pour les uns, ensemble pour les autres.

Nous voici donc revenus à la réalité perçue (réel) : Quel est le rapport du sens à ce qui s'écrit ici [*dans les deux cercles et les deux droites*] comme orientation ? (Id.)

Comme des collégiens, de nouveau nous voilà face au tableau noir et à la question sur le sens. On le voit, dans la figure coloriée, le bleu et le vert ensemble, soient O + O, ne peuvent nous aider à décider de l'orientation du rouge, qui représenterait—c'est mon hypothèse de lecture— ce qu'il en est de l'anatomie, bref du concret que nous pouvons appeler réel avec une minuscule, à moins d'une interprétation du Symbolique où est secrètement figuré un désir de l'Autre à rechercher...et à trouver. Ou encore, et c'est la même chose dite une seconde fois, car la figure est ambiguë et se répète: l'orientation signifiée grâce à la flèche du cercle rouge ne peut être déduite de cette flèche (cela, ce serait la réalité concrète, fallacieuse et pas le Réel).

C'est que nous essayons de suivre un raisonnement qui me paraît organisé comme un songe ou comme un poème, un « raisonnement » fait de métaphores : les cercles, les lignes et les couleurs. Dans une telle construction tous les mots n'ont pas le même poids, la même densité; Ainsi, dans une phrase comme : « un cercle différent des deux droites », pour moi, c'est un des sens de *différent* qui importe et c'est surtout cela qui est signifié à cet endroit du texte ou du rêve, bref une manière de marquer la singularité de chaque Sujet. A partir de cette hypothèse, on va le voir, chacun des arguments qui s'enchaînent dans la demi-page en question, d'apparence si compliquée, trouve une place logique.

Comme le « marque » (Id.) le conférencier—on le voit, c'est bien le cas de le dire—, cela commence par l'importance de la différence, qui est ici d'abord une histoire d'anatomie ou de perception. Vient ensuite ce « fallace », forgé par Lacan à partir de l'adjectif « fallacieux » mais

---

qui se comprend aisément puisque le réel dont il est question n'est rien d'autre que la réalité perçue et qui donc peut être trompeuse. C'est à ce réel que Lacan oppose le vrai sans dire toujours ce que cela peut être. Et c'est la même chose pour ce qu'il appelle « le sens », même si il en a assez dit, je trouve, et en tout cas suffisamment pour qu'on puisse lire ce mot comme pointant le désir inconscient. L'hypothèse est d'ailleurs confirmée tout de suite:

*L'important* est que nous faisons jouer dans l'occasion un couple  
dit colorié, et que la couleur n'a aucun sens. (Id.)

Cet « important », je l'ai mis en italiques, de même que la précision qui insiste tout à fait justement pour priver de sens la couleur du dessin (sans trop exagérer, on pourrait même voir dans le « dit » qui vient tempérer « colorié » une façon de priver la couleur d'existence et de sens). Et elle n'a pas de sens, cette couleur, parce que comme l'anatomie qu'elle représente--celle de la différence perçue--, elle ne peut pas nous conduire à la vérité du Sujet, et je veux dire à la vérité de son désir. C'est bien dans le corps que tout cela se passe, mais nous n'en connaissons pas la raison ; Freud n'a pas dit autre chose. S'il nous faut une confirmation ou une assurance supplémentaire, nous l'avons tout de suite à la ligne suivante : dans les dessins coloriés que trace Lacan au tableau, la couleur n'est qu'une apparence. Seule entre en jeu la « vision » (Id.), soit la perception brute. Inventé par Lacan, le bizarre « fallace » prend alors tout son sens.

La notion de couple colorié est là pour suggérer que, dans le sexe,  
il n'y a rien de plus que, dirai-je, l'être de la couleur, ce qui suggère  
en soi qu'il peut y avoir femme couleur d'homme et homme couleur  
de femme. (Id.)

On ne peut pas être plus clair. C'est bien le Symbolique qui commande nos conduites et ici, par exemple, dans l'acquisition d'une identité sexuelle donnée. Voilà pour l'orientation.

Il est vrai que cette primauté du Symbolique n'est pas particulièrement démontrée par l'illustration imaginée par Lacan grâce au noeud borroméen, mais ce qui est par contre indiscutablement mis en évidence dans le dessin c'est le caractère indissociable des éléments constitutifs de notre psyché : conscient et inconscient, au point d'être décrits comme liés en une chaîne. On pourrait discuter et objecter que déjà la formule freudienne classique Cs/Ics suffit, tant il est de nos jours impossible de concevoir ces deux instances comme séparées et indépendantes l'une de l'autre, mais ce serait alors justement oublier qu'il nous est naturel, normal, voire tentant, d'ignorer que ce qui n'est pas conscient n'a d'existence que d'exister comme élément constitutif voilé d'une apparence concrète. Une des tâches de la recherche en psychanalyse est d'insister sur cette « tentation » naturelle et c'est ce qu'a fait Lacan en proposant dès le début ses deux concepts d'Imaginaire et de Symbolique. Comme métaphore, ainsi, le noeud borroméen insiste sur l'inséparabilité de ces deux composants de notre psyché et aussi sur leur interdépendance. Ce qui nous reste donc à établir avec précision à présent c'est la place qu'occupe le troisième composant de cette structure pensée par Lacan comme représentation de la psyché du Sujet. Mais à partir de là tout devient moins simple !

En 2006, dans une tentative d'élucidation des « Nœuds », j'ai donné mon interprétation de cette figure à trois qui me paraît parfaitement illustrer la nature de la relation du Sujet au monde-là-bas (*Gradiva*, Université Denis Diderot, Paris], mais j'ai quand même émis quelques réserves quant à la façon dont le réel était traité. Si j'ai pensé, il y a un moment, à une impasse dans le raisonnement que nous analysons, c'est qu'en vérité on ne saurait demander à ce fascinant enchevêtrement de trois anneaux de tout expliquer.

Et je vais même le redire: le noeud ne peut pas tout dire ou même, mieux encore, dire le Tout. C'est du reste à cela que s'intéresse la psychanalyse, et c'est aussi là que nous pouvons saisir l'apport de Lacan à cette jeune science: la fonction qui caractérise la parole c'est de se mettre à la place des choses sans jamais en faire le moins du monde partie. Comme le personnage de Kafka, cent fois nous ferons le tour du château, mais jamais nous n'y entrerons. C'est précisément pour cette raison, on l'aura compris, qu'on peut parler d'une impasse possible dans le raisonnement que nous étudions. Je veux dire que nous avons atteint un point de la démonstration où la métaphore du noeud trouve sa limite. Nous avons bien une description

parfaite de l'assujettissement de l'Imaginaire et du Symbolique l'un à l'autre mais rien qui vienne justifier ce lien « indénouable », rien qui nous en donne les raisons.

La description—monstration plus que dé-monstration cette fois—ne dit rien sur la condition nécessaire à la constitution d'un ensemble insécable. C'est le réel/Réel, bien sûr, qui attache les trois anneaux, mais pour quelle raison ? Où est la nécessité là-dedans ? Et puis qu'est-ce que c'est que ce réel-là ? Pour le moment, comme concept, il demeure dans le vague et en tout cas dans la plus grande ambiguïté. On ne peut pas dire, du reste, qu'entre ces trois anneaux il y ait homogénéité et cela est déjà pour nous une piste. Chacun a sa fonction, certes, mais elle est singulière: l'imaginaire et l'illusion nécessaire à la constitution d'une certaine identité, d'une *consistance*, le symbolique comme la source de ce qui dans le Sujet n'est pas conscient mais doit, voilé, se manifester, et le réel, ou le Réel, oui...comme quoi en vérité ? La seule fonction qu'on puisse correctement lui attribuer d'après le discours du *Séminaire* c'est que sans lui il n'y aurait pas de nœud !

Aussi nous faut-il revenir sur ce difficile concept. Heureusement, il y a dans le texte peut-être un début de réponse.

Si nous supportons du rond rouge ce qu'il en est du symbolique,  
les sexes en l'occasion sont opposés comme l'imaginaire et le  
réel, comme l'idée et l'impossible, pour reprendre mes termes. (117)

La phrase n'est pas facile. A cause de « opposés » cependant, mise en place de la différence dans l'argumentation, à nouveau nous avons une chance d'avancer. Et la différence, parce que c'est ce qui apparaît entre le corps de la fille et celui du garçon, va permettre à chacune et à chacun de faire l'expérience d'une rencontre avec le Réel. L'expérience est si singulière que je pourrais attendre encore un peu avant de mettre la majuscule, ce « réel » tout simple pouvant paraître plus concret, et aussi plus individuel. Mais j'ai une seconde raison finalement, et c'est pour marquer précisément l'endroit, disons, où peut s'observer le glissement du signifié de ce signe sans majuscule lorsqu'il passe de « réalité perçue » à quelque chose comme « morceau de ou du Réel » où Réel a un caractère plus général, plus universel.

Détail, de toute façon, puisque ce qui importe c'est qu'ait eu lieu cette première rencontre et qu'avec elle la différence ait pu apparaître, ce qui nous permet de fonder le concept de Réel, à savoir cette idée qu'il existe un territoire qui me sera, comme Sujet, à jamais interdit, interdiction qui est bien sûr inacceptable. Cette rencontre est une « expérience » toute négative d'ailleurs, curieuse et qui mérite les guillemets, puisqu'il faut bien signaler que le Sujet, devant l'apparition d'un signe si évident de son incomplétude, manque initial, va employer toutes ses forces pour l'oublier et en dénier l'existence, je veux dire bien sûr en refouler le souvenir. Il vient d'approcher le domaine où, comme sujet conscient, jamais il ne pourra entrer, pour le garçon en l'occurrence, ce que c'est que d'être fille c'est à dire de l'autre sexe, tandis que pour la fille le domaine interdit sera ce que c'est que d'être garçon.

En ce qui concerne l'identité sexuelle du Sujet, j'ai d'abord commencé par ce qui concernait le concret, soit le perçu, mais nous savons depuis quelque temps déjà que notre identité sexuelle ne dépend pas seulement de notre anatomie et que la conscience de ce qu'on est, fille ou garçon, implique la présence, et même l'intervention, d'un autre facteur que l'anatomie dans la construction de notre identité. C'est là un des aspects essentiels de chaque personnalité et celui auquel Lacan s'est surtout attaché dans son enseignement, soit la dimension symbolique de chaque personne. A ce point, nous quittons le domaine du conscient—ai-je besoin de le préciser ?—pour un domaine où le concret n'a plus la même place. Et c'est là également que nous touchons au Réel, ce registre auquel nous n'aurons jamais d'autre accès que symboliquement, soit de façon voilée, détournée et même le plus souvent comme par accident.

On aura saisi, je l'espère, le lien entre cette remise en jeu dans le débat de notre dimension symbolique et l'analyse de la phrase où j'ai pensé que Lacan nous ouvrait une voie relative au difficile problème que posait le Réel. Parlant de l'opposition des sexes, en deux formules, il en vient, comme dans un retour, à ce concept qui fonde la psychanalyse. Les deux formules par quoi il termine sa phrase prennent alors tout leur sens et en tracent on ne peut plus clairement les contours:

[...] opposés comme l'imaginaire et le réel, comme l'idée et l'impossible [117]

La première « opposition » se lit encore dans le nœud borroméen, tandis que la seconde, plus philosophique, dirai-je, exprime bien cette découverte que le Sujet est tenu à l'écart du Réel.



La similitude est évidente ; dans les trois cas il s'agit de la même opposition :

imaginaire / réel

idée (à lire : représentation) / l'impossible

Sujet / Réel.

C'est cette opposition radicale que traduit l'image de la barre que l'on trouve aussi bien chez Freud que chez Lacan et que depuis longtemps j'utilise. (On l'a compris : il n'y a tout simplement de l'Inconscient que parce qu'il y a du Réel.)

Ce schéma simple, toutefois, ne parle que du réel et de l'imaginaire, le symbolique n'y trouve pas sa place et c'est pourquoi nous devons à présent concevoir un nouveau modèle qui intègre l'image de la barre et celle des trois instances illustrées par le nœud borroméen : I, S, R.

La question qui vient ensuite nous invite d'ailleurs à faire ce pas de plus :

Mais est-il bien sûr que ce soit toujours le réel qui soit en cause ? (117.)

On a peut-être remarqué combien les 36 mots qui précèdent cette question--la phrase que je tente d'analyser-- laissent deviner le souci du chercheur de passer des trois termes représentés dans le nœud à l'opposition fondamentale qui existe entre Sujet et Réel et qui maintenant revient au premier plan. Il y a là comme un mouvement, un progrès, qui, en passant par l'opposition entre les sexes, va du noeud (rond rouge) à la structure Sujet/ Réel. C'est comme si le discours de l'orateur, sans qu'il en soit tout à fait sûr, nous indiquait quel chemin prendre pour faire avancer d'un pas de plus notre quête.

Car si Lacan mettait brillamment en lumière l'imbrication des trois instances dégagées, leur enchaînement nécessaire, le noeud ne permettait toutefois pas de comprendre quelle était la nature des relations qui pouvaient exister entre I.S.et R. En un mot, en ce qui concernait le Symbolique et le Réel, de quel adjectif avait-on besoin : conscient ou inconscient ? Et si le choix n'était pas difficile pour le Symbolique, qu'en était-il du Réel ou même : entre Symbolique et Réel, quelle différence ? Ce n'était pas encore très clair, de même que le fait que ces trois instances ne soient pas homogènes n'était pas non plus utilisé pour définir avec davantage d'exactitude le rôle de chacune dans le processus psychique.

Pourtant Lacan, par sa question déjà, ébauche bien ce pas dont je parle, car il va formuler une réponse. Mais il le fera avec tant de prudence ou de retenue que question et réponse, ne seraient-ce que pour leur ôter toute ambiguïté, appellent un commentaire.

Et pour commencer, de quel « réel » s'agit-il ? On dira que la chose est évidente et que le réel mentionné ne peut être cette réalité perçue dont j'ai parlée, soit l'anatomie, puisque, hors du cas tout de même fort rare de malformation, il n'y a pas de doute à avoir quant à cet aspect de l'identité sexuelle. Aussi pouvons-nous en déduire que le réel dont parle Lacan dans sa question n'est autre que cet élément de la psyché qui appartient au registre de l'autre Réel, ce domaine dont l'accès est interdit au Sujet. Nous sommes bien toujours dans le débat qui s'intéresse à la conscience que nous pouvons avoir de notre identité, et par exemple face au Réel.

Mais si c'est de ce Réel que parle Lacan, il nous faut davantage d'explication puisque c'est là une instance passive—essentielle mais passive—, espace vide, barre que rencontre le Sujet dans sa tentative—pulsion—d'atteindre la complétude. Ensuite, si j'élimine ce Réel comme « cause » directe, il me reste cependant une issue et c'est d'aller chercher la réponse dans la question : « Est-il bien sûr ? » Eh bien ! Non, il n'est pas « sûr » ; ce qui est dit à demi-mot c'est que ce n'est pas le Réel qui est en cause dans le « choix » du sexe et qu'il nous faut

chercher ailleurs. Ailleurs, pour moi, c'est l'Autre, ce que j'ai plusieurs fois appelé nos déterminations. Si nous nous référons au nœud borroméen, c'est là qu'il faut aller chercher, au sein de cette troisième instance qu'est le Symbolique. Tout simplement. Notre difficulté ne provenait que de l'imprécision d'un discours où Symbolique et Réel n'étaient pas suffisamment différenciés et pouvaient même sembler conçus comme une seule instance.

La question posée, de toute façon, lorsqu'elle nous parle de « cause » et même de « mise en cause » est bien faite pour relancer la poursuite du raisonnement. En vérité, le mot donne son sens à l'interrogation, sens masqué mais à peine, qui est l'aboutissement de toute la leçon. Un peu plus bas, terminant sa phrase par une formulation baroque bien faite pour nous faire perdre le fil, l'orateur ira même jusqu'à nous le dire : « On peut s'interroger sur ce qui a pu guider un sexe sur les deux vers ce que j'appellerai la prothèse de l'équivoque [...] »(117)..

Alors, oui, qu'est-ce qui guide le Sujet, où sont les causes ?

Si on s'en tient au nœud on n'ira pas plus loin; le dessin des trois cercles ne peut nous dire ce qui est réellement en position de cause. C'est à ce problème précis que Lacan s'affronte : au-delà de la structure à trois places, au-delà de cette distribution rigoureuse des rôles, la question relative à la cause demeure. Mais ici « rôle » ne va pas, pas plus que « fonction », parce que si ce que la métaphore du nœud représente est bien une distribution, c'est une distribution des domaines et non des fonctions. Il y a plusieurs années, discutant de ce que Lacan appelait le « sinthome », j'ai tenté de montrer comment le nœud borroméen avec ses trois dimensions, constitutives du Sujet, ne pouvait rien nous dire sur les déterminations de ce même Sujet, mais pointait par contre le lieu où pouvaient se trouver des traces de ces déterminations et je voulais dire le Symbolique.

Il s'agit donc pour nous de remplir la case vide du nœud borroméen étiquetée par Lacan Symbolique pour en apprendre davantage sur les causes. Quand je dis « vide », c'est que, à leur façon, chacune est vide et n'a pas d'autre tâche que de désigner, de délimiter un domaine exclusif : I ou S ou R., les trois liés en une chaîne ou un nœud et se recoupant, on s'en souvient. A présent toutefois, nous savons au moins où trouver de quoi est faite cette mystérieuse cause après laquelle depuis le début nous courons.

Tel est l'indice placé par Lacan dans sa réponse à la question sur les causes, le pas de plus dont la démonstration avait besoin pour ne pas en rester là. A la question posée : « Est-il bien sûr ? », qui écarte le réel du groupe des « coupables » possibles, voici la réponse de notre détective :

J'ai avancé que dans le cas de Joyce c'est plutôt l'idée et le sinthome. (117)

Le dessin à trois cercles cesse d'être notre guide et le lieu où nous devons chercher est l'œuvre littéraire, ici celle de James Joyce avec quoi avait débuté le Séminaire XXIII au mois de Novembre 1975. Et à présent, à la fin de l'année universitaire, en mai 1976, dans les dernières séances et plus particulièrement lors de la leçon VII, une réponse nous est enfin donnée. La « réponse » est trop courte et nous en voulons plus, en vérité c'est à peine une esquisse, mais la démarche est bien freudienne, tout à fait dans la ligne tracée par Freud lorsqu'il analyse le texte du rêve et cela devrait nous suffire.

Même trop courte, en effet, et même si ce qui suit a bien des allures d'écran, de voile qui pourrait nous faire oublier ce qui vient d'être dit, cette « ligne » de quelques vingt mots n'en est pas moins fondamentale. Contenons-nous par conséquent de ce que nous apprend cette histoire de père et de nom, contenons-nous de cette mission donnée au fils, au fond, et voyons où cela nous mène. Nous semblons approcher de la fin de la longue démonstration qui a commencé, lors de la première leçon de l'année, par la présentation du « sinthome », nouveau personnage dans notre histoire, le mot pris dans tout le sens du terme.

Dans mon précédent travail sur les nœuds et sur le sinthome, j'ai proposé une interprétation du jeu de mots par quoi le symptôme devenait sinthome. C'est parce que Lacan sent que son nœud à trois n'est pas en mesure de nous en dire plus sur les causes qu'il se propose de l'ouvrir et de lui adjoindre une quatrième dimension. Glisser ainsi de l'un à l'autre—là encore c'est le cas de le dire—a toutefois l'allure d'un saut dans l'enchaînement logique du raisonnement puisque, et c'est fondamental, si « symptôme » indiscutablement est du côté des *effets*, ce que Lacan appelle « sinthome » est du côté des *causes*. C'est même pour tenir compte de ces

---

causes qu'il a été introduit dans le modèle pour les représenter (dans le texte, juste après le mot « cause ? », on l'a sûrement remarqué). Ce n'est pas parce que le jeu de mots en question a ou peut avoir eu d'autres raisons d'être, on le verra, que nous devons nous priver d'en commenter au moins une des significations. Pour moi, ce saut a valeur d'interprétation. Le quatrième personnage en question n'est autre que l'Autre lacanien enfin révélé sous un masque très transparent, à savoir, les déterminations du Sujet. Voilà le sens du saut: faire autant que possible tomber le masque.

La vérification de mon hypothèse est des plus faciles et c'est Lacan lui-même qui la fournit dans la conférence qu'il donne à La Sorbonne le 16 juin 1976:

Nous croyons que nous disons ce que nous voulons, mais c'est  
ce qu'ont voulu les autres, plus particulièrement notre famille, qui  
nous parle. Entendez là ce nous comme un complément direct.

Nous sommes parlés [...] (*Le Séminaire XXXIII*, 162)

On ne peut trouver meilleure formule freudo-lacanienne: le Sujet est parlé. Non seulement « Je est un autre », mais nous savons où aller le chercher et je veux dire dans ce qu'il y a de symbolique dans ses conduites. La découverte peut paraître banale, et même de peu d'intérêt, mais nous savons que cet Autre, architecte de nos destinées, de nos bonheurs comme de nos malheurs, pas plus que le Sujet, ne sait quoi que ce soit. La difficulté, à partir de là, n'est plus tant de comprendre et d'accepter une structure—finalement assez simple, et je pense à Manifeste/Latent ou à conscient/inconscient--que le déchiffrement d'un contenu qui n'est pas conscient. Inscrit dès notre naissance puis dans nos premières années ce «contenu» nous tient tout naturellement à la peau. Mais le Sujet, on le sait depuis Freud, préfère ne pas savoir.

Jamais Lacan n'est allé aussi loin. Certes, du père, et de celui de Joyce, il a déjà parlé et même dès la première séance, le 18 Novembre 1975, mais ce n'était sans doute qu'une mise en train, comme s'il s'était agi, parmi d'autres remarques, de présenter au début de l'année ce qui allait être l'hypothèse qu'il va pendant des mois s'efforcer de vérifier. Cette fois, le 9 mars 1976 donc, c'est terminé : voici la clé que nous attendions. En trois lignes, il a dit tout ce qu'il y avait à dire, il peut se laisser souffler ou même terminer la séance en dix minutes, soient deux pages, en devisant sur la différence, toutes choses exactes d'ailleurs mais que déjà il nous avait appris.

Reste le fameux sinthome ou encore, et c'est la même chose, ce «quatrième élément» que Lacan ajoute au noeud et dont il faut tout de même rendre compte pour terminer tout à fait. Que signifie la production de ces deux signes? Je l'ai déjà laissé entendre, il s'agit d'un masque, d'un voile tiré sur ce qui en un instant a été dit, concédé dans le discours à la Sorbonne, cette histoire de fils et de père, de fils et de nom. Le symptôme de James Joyce, c'est son père ou, pour être plus précis encore, est à rechercher dans la relation du Sujet à son parent, à ses parents. L'affirmation est trop brève, incomplète surtout, car il n'y a pas que le père, mais cette esquisse nous suffit et nous met sur la bonne piste. Voilà le signe «Autre» élucidé et que j'ai appelé les déterminations du Sujet, mère, père, famille et générations...et même, aujourd'hui, la psychanalyse.

A observer le masque qui fait suite à l'affirmation, nous obtenons confirmation: le superbe noeud à trois n'a nul besoin d'un quatrième anneau qui attacherait Imaginaire, Symbolique et Réel, ces trois là sont déjà liés par définition. La raison d'être de cet anneau supplémentaire et inutile n'est pas qu'il attache, mais ce qu'il masque. Et que masque-t-il. ? Tout simplement ce qu'il remplace: on l'a compris, c'est *l'écran qui cache les causes*.

Le même raisonnement vaut pour la production de «sinthome», à propos duquel il ne devrait pas y avoir beaucoup de mystère puisque Lacan lui-même a clairement laissé entendre que dans le cas de Joyce il s'agissait du père. Mais comme c'était *aussi* ce qu'il fallait sinon masquer tout à fait du moins voiler un peu, il a fallu trouver un signe *qui porterait tout en le masquant* la cause en question et sinthome s'est imposé: ne suffisait-il pas en effet de supprimer *m* et *p* à symptôme pour obtenir le signifiant qui convenait? Dans *m* et *p*, si on veut, on pourra lire un indice qui conduit à ce qu'il convenait de voiler, je veux dire la Mère et le Père ; on pourra aussi dire, pour être plus complet, nos déterminations.